

LES ALBUMS DE LITTÉRATURE JEUNESSE SUD-CORÉENS
DANS L'ÉDITION FRANÇAISE

**LES ALBUMS DE LITTÉRATURE JEUNESSE
SUD-CORÉENS DANS L'ÉDITION FRANÇAISE**

ARIANE TAHAR
MASTER IEC 2011-2012

Je souhaite tout d'abord remercier toutes les personnes qui ont contribué à l'élaboration de ce mémoire.

En premier lieu, je remercie mon directeur de mémoire, Monsieur Armando Uribe-Echeverria, pour m'avoir orientée et suivie durant la rédaction de ce mémoire.

J'adresse également toute ma gratitude à Mesdames Bénédicte Roux, Lim Yeong-hee et Kim Doyeon, qui ont répondu avec patience et disponibilité à toutes mes interrogations et m'ont fourni la matière nécessaire à la réalisation de ce mémoire.

Enfin, je voudrais également exprimer toute ma reconnaissance à Gaia Maggi, Laura Touitou, Sébastien Dilon et Kang Yunsuk pour leurs conseils avisés.

Édition : Stéphanie Chaussade, Marinella Degiorgi, Nausicaa Gushing, Lysiane Mangin, Adélaïde Pitré, Virginie Pompon, Aymeric Channellière

Correction et maquette : Stéphanie Chaussade et Virginie Pompon

Sommaire

Avant-propos	11
Introduction	13
Présentation des albums de littérature jeunesse sud-coréens	17
Les albums de littérature jeunesse dans le paysage éditorial sud-coréen	17
Processus d'exportation	43
Les albums de littérature jeunesse sud-coréens en France	55
Chan-ok et Picquier Jeunesse : deux éditeurs spécialisés dans les littératures asiatiques	55
Didier Jeunesse & MeMo : deux éditeurs jeunesse non spécialisés publiant des albums sud-coréens	84
Topologie des albums sud-coréens publiés en France	93
Conclusion	99
Bibliographie	103
Annexe A	109
Annexe B	115

AVANT-PROPOS

Ce travail portant, comme son nom l'indique, sur un sujet mettant en relation la France et la Corée du Sud, il aurait été logique, afin d'avoir une vision plus globale et objective du sujet, d'analyser des sources aussi bien françaises que sud-coréennes. Malheureusement, ne maîtrisant pas le coréen, il m'a été impossible d'accéder à des sources portant sur le sujet et émanant directement de Corée du Sud.

Ainsi, certains points, pourtant rattachés à mon sujet, n'ont pas pu être traités par manque de sources et de matière. Il m'a ainsi été impossible de développer quelque peu la comparaison entre les exportations d'albums sud-coréens en France et dans les autres pays, bien que cela eût été intéressant quant à mon propos.

Par ailleurs, j'ai décidé de respecter la norme coréenne en ce qui concerne la façon de nommer les personnes de cette nationalité, c'est-à-dire selon l'ordre nom, prénom.

INTRODUCTION

Le 6 avril dernier, le ministère sud-coréen de la Culture, des Sports et du Tourisme annonçait publiquement sa décision de créer une véritable politique spécifiquement dédiée au soutien à l'exportation des livres pour la jeunesse. Il s'agit d'exploiter au mieux un engouement déjà indiscutable ; en effet, selon l'agence de presse coréenne Yonhap, sur les trois dernières années, 48,7 % des livres sud-coréens vendus à l'étranger étaient des livres du secteur jeunesse, tous genres confondus. Si nous n'avons pas pu obtenir plus de précisions chiffrées sur ces distinctions de genres, il suffit de se rendre en librairie pour constater que ce sont les albums qui semblent bénéficier le plus de cet engouement, du moins en France. Le ministre Choe Kwang-sik entend bien relayer la vague de popularité que connaît, depuis une dizaine d'années, la culture audiovisuelle sud-coréenne – principalement en Asie mais également, de plus en plus, en Occident – en y rattachant le secteur éditorial. Les professionnels du livre jeunesse du monde entier ont effectivement confirmé cette tendance dès 2009, en consacrant la Corée du Sud comme invitée d'honneur de la Foire du Livre Jeunesse de Bologne ¹. Plusieurs

1. La Bologna Children's Book Fair, ou Foire du Livre Jeunesse de Bologne, est le plus important salon du livre spécifiquement dédié à la jeunesse. On y décerne le prix Ragazzi dans différentes catégories. Ces prix récompensent des albums novateurs par leur graphisme et par l'ensemble du projet éditorial qu'ils représentent.

prix ont d'ailleurs été décernés pour des ouvrages et des illustrateurs sud-coréens considérés comme particulièrement prometteurs, pour la première fois en 2004, et chaque année depuis 2009. La France participe incontestablement à cet engouement, comme en témoigne le nombre croissant d'albums sud-coréens figurant aux catalogues de maisons d'édition jeunesse françaises et la création de maisons ou de collections spécialisées.

C'est partant de ce constat d'une popularité croissante des albums sud-coréens en dehors de leurs frontières, et en particulier en France, que nous avons décidé de nous pencher plus précisément sur le sujet. Mais cela suppose avant tout de définir plus en détails de quoi il s'agit : en quoi consistent ces albums ? Quels sont-ils ? Par albums, nous entendons livres illustrés dans lesquels l'illustration et le texte, relativement court, sont complémentaires l'un de l'autre. Le texte n'y est pas plus important que l'illustration, bien au contraire, puisqu'il s'adresse à de très jeunes enfants, à partir de 2 ou 3 ans. L'enfant ne sait alors pas toujours lire et la compréhension qu'il a de l'histoire passe avant tout par les images. Le format des albums est également singulier et doit permettre la mise en valeur des planches d'illustration. Afin de donner une unité à notre travail, nous avons fait le choix de ne traiter que les albums illustrés pour les enfants sans aborder les romans pour la jeunesse, qui ne répondent pas aux mêmes critères. Ce centrage du sujet permet de donner une unité à cette étude qui, si elle se veut relativement complète, n'est en rien exhaustive. Par ailleurs, il semble que l'illustration proprement sud-coréenne se distingue nettement de celle des autres pays, et que la Corée propose depuis une vingtaine d'années de plus en plus d'illustrateurs à la créativité sans cesse renouvelée.

Dès lors que le corpus est précisément défini, il induit plusieurs questions : quelles sont les caractéristiques propres à ces albums ? Dans quelle logique et dans quelle histoire s'inscrivent-ils ?

Par quel processus sont-ils exportés et arrivent-ils en France ? Quels acteurs interviennent dans leur création, dans leur exportation et dans leur commercialisation en France ?

De ces questions découle une logique organisationnelle simple. Il convient d'abord de présenter ces albums d'un point de vue lui-même coréen : dans quel contexte historique sont-ils apparus en Corée ? Comment se situent-ils par rapport au secteur éditorial global ? Qui participe au dynamisme de ce secteur éditorial et quelles sont les politiques qui le soutiennent ? Cette partie nous permettra de définir plus clairement en quoi consistent ces albums. Ensuite, nous envisagerons le sujet d'un point de vue français : qui sont, en France, les éditeurs qui participent à la diffusion de ces albums ? Quels sont ces albums traduits en français ? Quels éléments distinguent ceux qui seront traduits de ceux qui ne le seront pas ? Pourquoi peut-on dire que certains types d'albums sud-coréens sont adaptables au marché éditorial français et d'autres non ?

Pour réaliser cette étude nous avons eu accès à plusieurs sources écrites, dont principalement des articles de presse français et coréens en anglais, et une étude de marché réalisée par le BIEF (Bureau international de l'édition française). Nous avons également étudié en détails les catalogues de plusieurs maisons d'édition françaises et avons eu la chance de pouvoir obtenir deux interviews de professionnels de l'édition et de la traduction qui travaillent sur des albums sud-coréens.

PRÉSENTATION DES ALBUMS DE
LITTÉRATURE JEUNESSE SUD-CORÉENS

Les albums de littérature jeunesse dans le paysage éditorial sud-coréen

Rappel historique et genèse

L'ouverture des frontières du pays

C'est à la fin du XIX^e siècle que la Corée, surnommée le « Royaume ermite », entame l'ouverture de ses frontières aux pays étrangers. Celui que l'on appelle alors le Pays du Matin Calme, tente, en dépit d'importantes et d'indéniables influences culturelles chinoise et de rapports relativement cordiaux, de maintenir ses voisins chinois, japonais et russes, à bonne distance. Les assaillants, qui s'intéressent de façon pressante à ce petit pays à l'emplacement géographique stratégique, sont donc repoussés tant bien que mal jusqu'en 1876 – date à laquelle le Japon arrache à la Corée un Traité d'Amitié et de Commerce qui marque à la fois l'ouverture des frontières du pays et le début de l'étreinte japonaise, qui ne fera que se resserrer jusqu'à l'annexion en 1910. Ce traité sera suivi de plusieurs autres, dont un avec la France, signé en 1886. Par ailleurs, les relations avec le Japon, bien que désavantageuses pour les Coréens, étaient nombreuses et certains jeunes purent partir étudier les langues étrangères au Japon.

Le système éducatif coréen se transforma également considérablement. D'une éducation traditionaliste fondée sur l'étude des principes du néoconfucianisme, on passa à des établissements de type occidental – où les cours se faisaient en coréen et l'écriture en *hangeul*, le système d'écriture coréen – et à des écoles spécialisées dans l'enseignement des langues étrangères. On ouvrit des écoles de japonais, d'anglais, de français et de russe. La presse – dont quelques titres de presse anglophone – se développa également beaucoup, ce qui facilita grandement l'accès des Coréens aux informations du reste du monde. Enfin, cette ouverture permit aux occidentaux de venir s'installer en Corée et d'y étendre leur culture qui influença dès lors considérablement celle des Coréens, notamment sur le plan éditorial. Notons, en outre, une donnée qui, dans la continuité des principes confucéens, a depuis plusieurs siècles influencé l'éducation et la façon des adultes d'aborder l'enfance. Le confucianisme affirme haut et fort l'importance cruciale du savoir et de la connaissance. Les maîtres confucéens sont, dans les temps anciens, les seuls à avoir accès à l'éducation, ce qui en fait les érudits du royaume de Corée. À partir de là, et quand l'ouverture du pays démocratisa l'école, l'éducation des enfants prit une place considérable ; et quand l'édition à destination des enfants vint à se développer, ce fut en premier lieu l'édition scolaire et éducative qui en profita.

Jusqu'à cette ouverture, il n'y avait pour ainsi dire pas réellement de littérature pour la jeunesse. C'est avec le développement du nouveau système éducatif et sous l'influence de cultures étrangères que la pratique de la lecture apparut parmi les jeunes générations, ainsi qu'une littérature qui leur était spécifiquement destinée. C'est, néanmoins, surtout à partir du début du xx^e siècle que s'est développée cette conscience de l'existence d'un jeune lectorat et de la nécessité de lui consacrer une littérature en accord avec ses particu-

larités. Selon Lee Sungyup¹, c'est surtout la colonisation japonaise qui, en créant une situation d'urgence nationale, favorisa également l'émergence d'une littérature jeunesse : « Certains intellectuels de l'époque ont pris alors conscience de la nécessité d'une littérature de jeunesse afin de former une nouvelle génération capable de sauver la patrie et d'en faire une société moderne ». Il s'agissait ainsi de perpétuer une culture nationale, mise en péril par l'occupant japonais.

L'occupation japonaise

La signature du traité d'annexion de la Corée par le Japon eut donc lieu le 22 août 1910, et laissa les pleins pouvoirs entre les mains de l'empereur japonais. De 1876 à 1910, par une suite de mesures, les Japonais sont progressivement parvenus à infiltrer et à contrôler l'économie et la diplomatie coréennes. Les historiens distinguent trois grandes périodes composant ces trente-cinq années d'occupations : la période de 1910 à 1919, celle de 1919 à 1936 et enfin celle de 1936 à la fin de la colonisation en 1945 avec la défaite du Japon lors de la Seconde Guerre mondiale.

La période de 1910 à 1919 est caractérisée par l'arrivée en masse des colons japonais dans leur « nouvelle province ». Cette arrivée provoqua la fuite de nombreux Coréens vers les États-Unis, la Russie ou encore la Chine. Plusieurs groupes de résistants s'organisèrent aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays. Beaucoup de ceux encore présents sur le territoire coréen étaient arrêtés et la population contrôlée par les militaires japonais. Le gouverneur nippon interdit rapidement les activités politiques et la quasi-totalité de la presse en coréen, et promulgua en 1911 le 1^{er} décret

1. Sungyup Lee, « Évolution de la société et publications pour la jeunesse », *La Revue des Livres pour enfants*, La Littérature de jeunesse en Corée du Sud, n° 253, 2010, p. 75-84.

sur l'éducation, qui supprimait l'enseignement du coréen et de l'histoire de la Corée pour les remplacer par le japonais et l'histoire du Japon. Toutes les publications « à caractère patriotique et national ² » furent interdites. Ainsi, la première revue spécialisée dans la publication de textes destinés à la jeunesse, intitulée *Sonyeon* (« jeunesse » en coréen) est fermée. La naissance de cette revue avait pourtant entraîné l'apparition de nombreuses autres, qui ne publiaient pas encore d'histoires illustrées, mais de nombreux textes littéraires traduits et des textes éducatifs.

1919 fut l'année du *Samil*. Ce soulèvement populaire fut accompagné d'une déclaration d'indépendance distribuée dans les réseaux de résistance puis lue publiquement dans tout le pays, ainsi qu'à l'étranger. Cet événement marque l'entrée dans la deuxième phase de l'occupation japonaise, la phase dite de politique « culturelle » ou « éclairée ». En effet, de 1919 à 1936, le gouvernement japonais décida d'adoucir, du moins en surface, sa politique à l'encontre des Coréens afin d'apaiser le mouvement de mécontentement du peuple. L'enseignement de la langue coréenne fut de nouveau autorisé, ainsi que de nombreuses publications en coréen, qui restaient toutefois minutieusement contrôlées. Durant cette période, une multitude de revues paraissent, dont des recueils de poésie et des romans. Parmi ces publications, on compte de nombreuses traductions de textes anglais en premier lieu, puis français, juste devant les œuvres russes. Nombre de ces revues sont consacrées à la jeunesse.

Parmi les livres publiés, plusieurs livres de contes venus d'Occident, à l'image du premier d'entre eux, *Sarangui Seonmul*, dans lequel Bang Jeong-hwan a traduit et compilé plusieurs classiques dont entre autres *La Belle au bois dormant*. Le problème posé par ces publications reste néanmoins leur traduction : les Coréens ne maîtrisant que peu les langues autres que le japonais.

2. *Ibid.*

Il était donc nécessaire, pour les traducteurs, de passer, la plupart du temps, par l'intermédiaire d'une traduction préalable du conte original en japonais. En outre, les Japonais eux-mêmes traduisaient alors majoritairement des textes en anglais. Ainsi, on ne peut pas réellement parler de traduction, et il serait plus juste d'utiliser le terme d'adaptation pour ce type de publications. Bang Jeong-hwan, le traducteur et compilateur de *Sarangui Seonmul*, a aussi joué un rôle crucial dans le développement et dans la reconnaissance de la nécessité et de la légitimité d'une littérature spécifiquement consacrée aux enfants. Il a également contribué à l'évolution de la manière d'aborder l'enfance dans la culture coréenne, et a apporté une vision réellement novatrice de l'enfant et de ses besoins. M. Bang a introduit l'idée que les arts et la culture sont indéniablement nécessaires au bon développement de l'enfant, à son équilibre et à son harmonie ³. Il créa ainsi en 1923 la revue *Eorini*, « enfant », qui est d'ailleurs un terme qu'il a lui-même créé, la langue coréenne ne comprenant avant cela, aucun mot spécifique pour désigner les enfants. Cette revue introduit des textes littéraires mais également des contenus culturels plus généraux. Si les écrits coréens publiés dans ce type de revues, relativement nombreuses, ne sont pas ouvertement patriotiques – sans quoi ils ne seraient pas tolérés par les autorités japonaises – ils restent néanmoins fortement marqués culturellement. Notons enfin le premier écrit coréen spécifiquement destiné à la jeunesse, *Bawinariwa Aegibyeol*, « La fleur Mukdenia Rossii et la petite étoile », de Ma Hae-song. Situé entre le poème et la comptine, il sera suivi par plusieurs autres s'inscrivant dans le même style littéraire.

En 1936, Minami Jirô accéda au poste de gouverneur de la Corée et mit fin à cette politique dite « éclairée ». Il entreprit

3. *Ibid.*, p. 9.

d'assimiler totalement les Coréens au peuple japonais. Cette période, de 1936 à 1945, fut la plus rude pour le peuple coréen. Une première atteinte fut faite à la langue : toutes les publications en coréen furent interdites. La littérature, coréenne et étrangère, ainsi que la presse, furent également prosrites. La pratique de la langue coréenne dans les lieux publics fut également prohibée, le japonais étant la seule langue autorisée. Les écoles, les universités, et plus généralement les lieux chargés de véhiculer la culture coréenne, furent fermés et bien souvent détruits. Ces mesures furent un désastre pour la littérature coréenne, adulte et jeunesse, puisqu'elles privèrent les enfants de cette génération de la capacité de lire des ouvrages autres que japonais, en ne les initiant pas au coréen écrit.

Le 15 août 1945, le Japon se rend sans conditions aux pays de l'Alliance et le peuple coréen retrouve son indépendance après trente-cinq années d'oppression. Cette indépendance est toutefois à nuancer : en effet, le territoire coréen va très vite accueillir les forces armées américaines au sud du 38^e parallèle, et russes au nord. La Corée, appauvrie au sortir de ces trente-cinq années d'occupation japonaise, recevra ainsi l'aide des Alliés mais en deviendra également le prochain enjeu. Cette partition mènera à la guerre de Corée en 1950, une guerre fratricide et tragique.

De 1945 à la fin de la guerre de Corée

Mais avant cela, il est tout de même intéressant de revenir rapidement sur les cinq années de l'intervalle 1945-1950. En effet, selon une logique d'appel d'air, la défaite du Japon et le retour à l'indépendance de la Corée ont entraîné un véritable besoin de publier, et par là, de consacrer et de réaffirmer la culture nationale. En outre, les neuf années durant lesquelles le coréen n'a plus été enseigné à l'école ont engendré des enfants incapables de lire leur propre

langue. Ainsi, c'est au moment de la libération, plus que jamais, que la nécessité de publier des livres qui accompagnent l'apprentissage de la lecture se fait jour.

On publie donc, en premier lieu, des manuels éducatifs, puis, par la suite, des revues sur le même modèle que celles du début du siècle, et enfin, des recueils de poésie. Parmi les nombreuses revues qui voient le jour à cette époque, Sungyup Lee cite ⁴ *Eorini Nara*, « Le Pays des Enfants », qui rassemble contes, poèmes et nouvelles, illustrés en noir et blanc. Ainsi, si l'on ne se trouve pas encore face à des albums au sens où nous l'entendons aujourd'hui, cette revue marque tout de même l'apparition de textes illustrés pour les enfants. Certains titres sont rassemblés dans de plus gros volumes, qui préfigurent des Collections, que Sungyup Lee définit comme « une Collection qui se vend en bloc, contrairement aux « collections » dont on peut acheter des volumes séparément », et qui sont exclusivement vendues par démarchage, tandis que les livres individuels et appartenant à des collections, au sens où nous l'entendons en France, étaient vendus en librairies. Ces Collections ne vont pas tarder à devenir l'une des spécificités pour le secteur jeunesse du marché éditorial coréen. Enfin, les poèmes pour les enfants, relativement courts, rencontrent un franc succès et sont privilégiés en raison des difficultés de lecture des enfants, pour qui une longueur de texte excessive est souvent dissuasive. Selon Sungyup Lee, c'est dans un recueil de poèmes de cette époque que se trouve l'une des premières formes d'album : chaque poème est illustré en couleur sur une simple ou double page. Ce recueil, paru en 1947, est intitulé *Urideul Norae*, « Nos chants » en français.

4. *Ibid.*, p. 9.

Mais, en dépit d'une réelle volonté du gouvernement et de cette nouvelle urgence nationale ⁵, les années d'occupation ont privé la Corée du matériel nécessaire aux publications écrites : manque de structures et de techniques d'imprimeries, manque de papier et de plaques pour imprimer des textes en *hangeul*. Ainsi, il est difficile d'atteindre, dès la libération, un nombre réellement important de publications, compte tenu des conditions matérielles. En outre, la pauvreté du pays rend encore difficiles les réels investissements et les éditeurs privilégient les rééditions et les traductions effectuées avant et pendant l'occupation, afin de ne pas souffrir de droits d'auteurs trop importants à payer. La création reste donc encore minoritaire dans les publications de ces cinq années. De plus, ce faible regain de publications sera de courte durée puisque la guerre de Corée éclatant en 1950, les publications seront principalement tournées vers une propagande anti-communiste au Sud. Pour ce qui est du Nord, il est difficile de le savoir, et c'est pour cette raison qu'à partir d'ici, notre étude se centrera sur la Corée du Sud et n'abordera pas la Corée du Nord.

De la fin de la guerre de Corée à la démocratisation

Ce sont deux pays exsangues qui sortent de cette guerre fratricide. Nous n'avons pas trouvé de sources faisant état de l'édition pour la jeunesse à la suite directe de cette guerre mais nous pouvons supposer qu'elle était très réduite, voire inexistante. Du côté politique, la démocratie et la paix sociale seront de courte durée puisque plusieurs régimes militaires et autoritaires vont très vite se succéder jusqu'à la fin des années 1980. D'un point de vue économique, les dirigeants tentent de redresser le pays de façon forcenée et c'est dans ce contexte que, pour ce qui concerne l'édition, vont se déve-

5. *Ibid.*, p. 9.

opper les Collections. Pour ce qui est de l'édition jeunesse, un premier essor a lieu vers la fin des années 1960, quand une politique de baisse de la natalité est mise en œuvre parallèlement à un élargissement de la classe moyenne : les parents ont plus de temps et de moyens pour s'occuper de leurs enfants ⁶. De plus, diverses mesures en faveur de l'éducation et de la culture sont mises en place, comme la gratuité de l'école, l'introduction en leur sein de bibliothèques, ainsi que la suppression du concours pour l'entrée des enfants au collège, qui favorisent le développement de la lecture-plaisir au lieu d'une lecture exclusivement éducative de manuels scolaires. Si l'accès à la lecture et à la culture des masses est indéniable, nous nuancerons tout de même cet enthousiasme en rappelant que, dans le contexte politique du régime autoritaire de Park Chung-hee, les livres édités et présents dans les bibliothèques devaient avoir reçu l'aval du gouvernement et de la censure.

Profitant néanmoins de ce vent de démocratisation de la culture, les éditeurs se lancent dans les Collections, précédemment définies, et dans la stratégie marketing de la vente à domicile, qui s'accompagne de paiements échelonnés afin de toucher les foyers les plus modestes de la classe moyenne. Si les Collections de créations purement coréennes étaient relativement rares – la Corée n'ayant aucune politique concernant les droits d'auteurs pour les traductions, favorisant ainsi leur essor dans les publications coréennes – on retiendra tout de même certains auteurs et courants proprement coréens qui ressortent. Deux grandes tendances semblent s'opposer, qui trouvent toutes deux leur explication dans le contexte dictatorial et dans l'histoire récente de la Corée : l'une aborde principalement des thèmes imaginaires, qui visent à faire sortir l'enfant de son quotidien sans aborder les problèmes de société, ces ouvrages étant reconnus dès leur parution pendant les années de dictature ; l'autre,

6. *Ibid.*, p. 9.

celle des réalistes, dont l'un des auteurs emblématiques est Lee Won-soo, s'ancre fondamentalement dans un réel, parfois dur et violent. Ces auteurs ne sont toutefois réellement reconnus qu'à partir des années 1990, quand la démocratie est enfin installée et qu'il est donc possible de critiquer ouvertement les régimes autoritaires passés. Notons, en outre, la valeur, constamment illustrée par ces auteurs réalistes, du *Han* : un mélange de persévérance et de résistance à l'adversité et à la fatalité qui, nous le verrons plus loin, est illustrée de façon récurrente dans les albums coréens, aujourd'hui encore.

Il faut véritablement attendre les années 1980 pour voir apparaître des albums proprement coréens et avec cela, la nécessité de former des illustrateurs et des auteurs dédiés à la jeunesse, afin de produire des livres ludiques et non plus uniquement éducatifs, comme c'était majoritairement le cas jusqu'ici. Il faut ainsi former des professionnels de la littérature pour la jeunesse qui soient en mesure de créer des livres originaux et graphiquement intéressants, et qui soient à la fois représentatifs de la culture coréenne et d'une certaine universalité⁷. En outre, notons que cette décennie voit la démocratisation de l'école – et même ce qui va devenir quelques années plus tard une véritable frénésie de l'éducation – se poursuivre et atteindre les enfants en bas âge avec l'accès à la maternelle. Les parents commencent à vouloir éveiller la curiosité et l'intelligence de leurs enfants de plus en plus tôt. Ainsi, si la part de traductions d'albums au sein des Collections est importante, on commence à voir quelques créations d'albums illustrés à partir de contes traditionnels coréens. Les auteurs et illustrateurs n'étant pas encore formés spécifiquement à la jeunesse, ce sont souvent des auteurs pour adultes et des peintres qui travaillent sur ces ouvrages. La part accordée à l'image est de plus en plus

importante compte tenu du lectorat de jeunes enfants qui ne lisent pas encore mais peuvent apprécier les illustrations. Il faut encore attendre la fin des années 1980, et surtout les années 1990, pour enfin pouvoir apprécier le travail d'illustrateurs qui, sur le tas ou grâce à des formations, se sont spécialisés dans la jeunesse. L'un des premiers est, selon Sungyup Lee, Ryu Jae-soo, auteur et illustrateur de *Baekdusan Iyagi*, un album intégralement créé par un auteur et illustrateur coréen. Cet album raconte l'histoire du Mont Baekdu, qui a vu naître le fondateur de la Corée et qui est, aujourd'hui encore, considéré comme un lieu saint dans toute la péninsule coréenne.

De la démocratisation du pays à aujourd'hui

L'élection du président Roh Tae-woo en 1987 marque le passage de la Corée du Sud à la démocratie en mettant fin à la succession de régimes militaires. Plusieurs paramètres nouveaux interviennent alors dans l'évolution que va connaître le marché éditorial coréen pour la jeunesse, et qui va le mener vers ce qu'il est aujourd'hui.

Tout d'abord, les Coréens commencent enfin à revenir sur leur histoire, à pouvoir en parler, et à réellement réaffirmer leur culture et leurs traditions. Ce retour à une culture et à une tradition nationales, autant que l'histoire du pays, va nourrir nombre d'albums et de textes dédiés à la jeunesse qui vont connaître dans les années 1990 un développement exponentiel et qui vont commencer à se faire connaître également à l'étranger.

En outre, la signature des Conventions internationales en matière de droits d'auteurs (Convention Universelle sur les droits d'auteurs en 1987 et Convention de Berne en 1995), en accroissant les coûts de production des ouvrages traduits, va réduire quelque peu le déséquilibre entre traductions et créations et participer ainsi à l'accroissement des titres d'auteurs et illustrateurs coréens. Nombre

7. *Ibid.*, p. 9.

de textes coréens pour les enfants, datant du début du siècle, sont illustrés et réédités sous forme d'albums. Ces classiques sont conseillés par des associations qui œuvrent à promouvoir la lecture et qui connaissent une importance croissante à cette époque. La première est intitulée *Eorini Doseo Yeonguhoe*, « Recherche sur les livres pour enfants », et est définie par Sungyup Lee comme « un groupe de critiques spécialisés dans les livres pour la jeunesse ⁸ ». Leur action est considérable et influence fortement les éditeurs comme les lecteurs, puisqu'ils apparaissent, non pas comme des prescripteurs, mais comme des références fiables en matière de littérature enfantine. Les membres fondateurs de ces associations des années 1990 appartiennent à la « Génération 386 ». Cette génération est présentée par Lee Ho-baek, auteur et illustrateur pour la jeunesse et directeur de la maison d'édition Jaimimage, comme l'équivalent coréen de la génération de 68 en Europe ⁹. Il s'agit de personnes nées entre la fin de la guerre de Corée et les années 1960 et qui ont participé aux mouvements protestataires universitaires pour la démocratisation du pays dans les années 1980. Ayant bénéficié de cette démocratisation en pouvant partir étudier à l'étranger à la fin des années 1980, ils en sont revenus inspirés et influencés par la culture du livre pour enfants que l'on trouve en Europe ou aux États-Unis à cette époque. Après avoir fréquenté les bibliothèques et les librairies spécialisées, qui offraient nombre d'albums introuvables en Corée, ils introduisent, à leur retour, une conception plus moderne de l'enfant et de l'éducation. Cette génération produira ainsi de nombreux auteurs et illustrateurs pour la jeunesse, ainsi que les premiers éditeurs spécialisés dans les livres pour enfants – dont Lee Ho-baek fait partie – qui publieront nombre d'albums,

8. *Ibid.*, p. 9.

9. Ho-baek Lee, « Pourquoi un tel essor du livre illustré dans le paysage éditorial coréen ? », *La Revue des Livres pour enfants*, La Littérature de jeunesse en Corée du Sud, n° 253, 2010, p. 85-94.

individuellement et plus uniquement sous forme de Collections. Enfin, cette génération s'est beaucoup impliquée dans la promotion de la lecture et dans la production d'une littérature spécifiquement dédiée aux enfants, avec l'introduction de nombreuses traductions d'albums et également petit à petit, plus de créations proprement coréennes.

Enfin, ce que l'on a appelé précédemment « la frénésie de l'éducation » se poursuit avec l'instauration du *suneung*, le concours d'entrée à l'université. Les parents dépensent de plus en plus et sans compter pour que, dès leur plus jeune âge, les enfants soient compétitifs. En effet, ce concours d'entrée à l'université est primordial et conditionne toute la vie et la scolarité de l'enfant jusqu'à ses 18 ans. De son classement à ce concours, dépend l'université à laquelle il pourra accéder ; université qui, selon sa renommée, sera le garant d'une plus ou moins bonne insertion de l'étudiant dans la société. En outre, en raison de l'importance de l'éducation dans le confucianisme, l'accès à une bonne université et la réussite de ce concours sont déjà un succès en soi et garantissent à l'étudiant une certaine reconnaissance de la part de ses concitoyens en plus d'une bonne situation sociale. Pour les parents, la réussite à ce concours se prépare dès la maternelle et avant même que l'enfant puisse suivre des cours particuliers, son intelligence se travaille en tout premier lieu, grâce aux albums.

Origines et formation de l'illustration coréenne contemporaine

Dans son article intitulé *Pourquoi un tel essor du livre illustré dans le paysage éditorial coréen ?*, Lee Ho-baek ¹⁰ remonte à l'époque de la dynastie Joseon (xiv^e – xix^e siècle) pour trouver l'une des

10. *Ibid.*

sources d'inspiration des illustrateurs d'albums des années 1990 à aujourd'hui : l'art pictural populaire de la fin de cette dynastie, désigné sous le terme de *Minhwa* en coréen.

Apparu au xvii^e siècle, cet art n'était soumis à aucune règle, contrairement aux peintures royales qui devaient respecter certaines normes bien précises et traiter de thèmes prédéfinis d'une manière, elle aussi, particulière. De nombreux courants forment ainsi cet art qui va chercher ses références et ses influences tant dans la peinture traditionnelle bouddhique que chamanique. Ces références au bouddhisme et au chamanisme donnent à ce courant son caractère populaire. En effet, c'est sous cette dynastie que le confucianisme a supplanté les autres croyances, du moins au niveau de l'État, reléguant le bouddhisme et le chamanisme à la sphère privée. Il s'agit d'une peinture foisonnante qui mêle mondes mythiques et réalistes, tout en utilisant différentes techniques, dont la calligraphie à l'encre de Chine, et qui ornent des paravents, des rouleaux peints ou encore des supports en bois. La liberté et la diversité des styles en faisaient un art très prisé par la population. Les thèmes abordés et les motifs illustrés sont variés et eux aussi empruntés des croyances populaires ou religieuses. Certaines figures de ces croyances sont très fréquentes. Parmi elles, le tigre, singulier, figuré avec de grands yeux, ou encore la pie. Pour Lee Ho-baek, cette façon de représenter le tigre s'explique par une bonne dose d'humour, et le choix même de représenter cette créature trouve son explication dans les croyances chamaniques. Le tigre est un esprit de la montagne, qui inspire à la fois la crainte, par sa puissance et son statut de prédateur, et le respect, cet animal étant considéré comme un esprit protecteur des Justes ; il faut sans doute trouver la raison de cette crainte dans le fait qu'effectivement les montagnes coréennes étaient alors peuplées de nombreux tigres et qu'il devait arriver que des habitants se fassent parfois attaquer. Aussi, les para-

vents ornés d'un tigre étaient très populaires à l'époque car les gens pensaient honorer son esprit et bénéficier ainsi de sa protection. Ces différents supports étaient également ornés d'autres figures issues des superstitions et des croyances populaires. De façon générale, ces croyances étaient majoritairement rattachées aux esprits, des animaux pour la plupart, à la nature et, plus particulièrement, à la montagne, la péninsule coréenne étant majoritairement montagneuse. La nature est ainsi omniprésente dans les œuvres populaires de cette époque. La façon de représenter un même motif varie également considérablement. Certains courants privilégient une vision très détaillée là où d'autres préfèrent le flou. Ces différents thèmes, cette particularité de mélanger les mondes sans se soucier de s'ancrer uniquement dans le réel ou dans l'imaginaire, et les différents styles présents dans cet art populaire très riche, sont également ceux qui caractérisent aujourd'hui très fréquemment les albums coréens.

Selon Lee Ho-baek, c'est justement la liberté de ton, de motif, de style et de propos, qui a ici intéressé les illustrateurs d'albums depuis les années 1990. Les albums pour les enfants ne sont pas soumis aux règles de genres. Ils peuvent mêler des mondes imaginaires à la réalité, et c'est d'ailleurs ce qu'ils font le mieux. Ils figurent souvent la nature et les animaux et s'inspirent des croyances populaires, comme dans les contes et les légendes. En outre, ces peintures représentent la sérénité que l'on retrouve souvent dans les mondes imaginaires des albums pour enfants. Enfin, la vague de démocratisation de la fin des années 1980 et du début des années 1990 a permis à cette génération d'illustrateurs, qui était justement en train de se former au contact de différents courants occidentaux ou orientaux, de redécouvrir cet art populaire proprement coréen, nié et interdit par les Japonais et qui n'avait jamais été remis au goût

du jour, ni au moment de la reconstruction du pays après la guerre, ni sous les régimes autoritaires successifs.

Les illustrateurs d'aujourd'hui ont également réussi à intégrer une grande modernité à leur travail, en s'inspirant de l'art contemporain et abstrait. À l'image de l'œuvre de Shin Dong-jun dans ses ouvrages *Ticket Ville*, publié en 2003 chez Mijade, prix Ragazzi, et mention d'honneur de la Foire du Livre Jeunesse de Bologne en 2004, et de l'œuvre *Le Poisson, le vent et le piano*, publié en 2008, de nombreux illustrateurs d'albums jouent sur la matérialité du livre et de ses illustrations en mélangeant collages, encre de Chine et notamment papier de riz coréen absorbant, qui permet des nuances de couleurs et des intensités presque infinies dans les tons pastels. Pour son ouvrage *Ticket Ville*, Shin Dong-jun a, par exemple, inséré par collages de véritables tickets de métro, qui deviennent les personnages de ses illustrations. Cette capacité à mélanger des matériaux et des supports modernes et traditionnels produit des effets inattendus qui, compte-tenu du nombre de prix Ragazzi obtenus depuis le début des années 2000, semblent on ne peut plus réussis. Grâce à la très grande maîtrise de cette large palette de matériaux et de techniques, on trouve aujourd'hui dans l'édition jeunesse coréenne, des albums graphiquement très aboutis, modernes et parfois presque abstraits – même si ces derniers ne sont pas ceux dont les droits semblent être les plus achetés en France – et également des albums à l'illustration plus traditionnelle, tant sur l'aspect que sur ce qui est représenté, dans un style proche de celui des estampes. C'est ce dernier style qui semble le plus représenté dans les albums coréens présents sur le marché français.

Les illustrateurs contemporains se sont donc réapproprié l'art populaire et folklorique de la dynastie Joseon, en le mélangeant à leur style personnel et à celui des albums occidentaux auxquels ils ont pu avoir accès, soit en librairie en Corée – puisque ce sont

d'abord les traductions qui ont prédominé très massivement – soit durant leurs voyages à l'étranger, majoritairement en Europe ou aux États-Unis – ces voyages d'études ou de césures étant très fréquents quand l'obtention de visas a été facilité par la démocratisation. La variété des influences qui font l'illustration coréenne contemporaine explique ainsi sa richesse. Au croisement de diverses cultures picturales dont certaines proprement coréennes, elle parvient à parler au public français et occidental, sans lui paraître trop abstraite par rapport à ce qu'il est habitué à voir, et sans pour autant perdre sa particularité coréenne propre, qui peut sembler exotique et dépayssante aux yeux occidentaux.

Panorama des principaux éditeurs et du marché de l'édition jeunesse en Corée

Comme nous l'avons déjà expliqué, le développement des albums dans l'édition jeunesse coréenne est relativement tardif et, hormis quelques cas isolés ou dérivés de l'album, ce développement est réellement à dater au début des années 1990. Les éditeurs français connaissent d'ailleurs les éditeurs sud-coréens comme des acheteurs quasi frénétiques de droits de traduction, pour le secteur global de l'édition et encore plus pour les albums et le secteur jeunesse en général. Au début des années 1990, les traductions représentaient 80 à 90 % des livres publiés pour la jeunesse. Si la création d'albums proprement coréens est en constante progression, la part des traductions dans l'ensemble de ceux publiés en Corée reste conséquente et constitue toujours une véritable aubaine pour les éditeurs jeunesse étrangers. Aujourd'hui, les éditeurs spécialisés dans les albums sont encore peu nombreux, car la majorité produit, outre des albums, des livres pour la jeunesse, tous genres confondus, ou même pour adultes. Le marché éditorial global coréen, où la concentration reste de mise, comprend donc, pour ce qui

concerne les albums, quelques petites maisons ultraspécialisées qui leur dédient intégralement leur production, plusieurs maisons de taille moyenne, spécialisées dans la jeunesse et qui, en plus des albums, produisent également des documentaires, des *manhwás*, des romans pour la jeunesse et, de façon générale, toute sorte d'ouvrages à destination des enfants et adolescents, et enfin, des maisons d'éditions originellement spécialisées dans un tout autre domaine destiné aux adultes (littérature, sciences humaines, etc.) et qui, en raison de l'engouement des lecteurs coréens et étrangers pour les albums, ont décidé d'ouvrir un département ou une maison rattachée et spécialisée dans ce segment. Nous reprendrons de l'étude de Lee Myung-hee et Han Mi-hwa¹¹ uniquement les éditeurs publiant des albums. Cette étude n'est pas exhaustive et nous ne citerons que les éditeurs majeurs d'albums, l'édition coréenne étant également faite de nombreuses toutes petites structures d'édition dont certaines spécialisées dans la jeunesse ne publient, pour certaines années, aucun titre.

Parmi les éditeurs spécialisés dans la publication d'albums, nous retiendrons les éditions Chobang chaekbang, Marubol, Jaimimage, Borim, Gilbut Children, Bori, Chongdung Guin, et enfin Yeowon Media. Toutes ces maisons restent des structures à taille humaine voire très réduites. Rares sont celles qui publient plus de quelques livres par an mais elles ont néanmoins réussi à s'imposer comme des leaders du secteur des albums grâce à une exigence et à une recherche de l'excellence constantes et à une connaissance du secteur des albums à la fois sur un plan national et international. Nombre de ces éditeurs, auteurs et illustrateurs sont régulièrement récompensés pour leurs ouvrages à Bologne, avec les prix Ragazzi et

11. Myung-hee Lee et Mi-hwa Hee, « L'édition pour la jeunesse coréenne en 2010 : Panorama », *La Revue des Livres pour enfants*, La Littérature de jeunesse en Corée du Sud, n° 253, 2010, p. 103-110.

mentions d'honneur : *Ticket Ville* (2004) chez Chobang chaekbang, *Flacons magiques* (2006) chez Jaimimage, *Maths in an Art Museum* (2009) chez Yeowon Media ; et certains ont également été remarqués et récompensés par le *New York Times* : *Quelle coquine cette lapine*, de Lee Ho-baek, meilleur album pour l'année 2003, chez Jaimimage, et Suzy Lee, qui a écrit et illustré *L'Oiseau noir* et *Les Petits peintres nus* chez Chongdung Guin, meilleure auteure-illustratrice pour l'année 2008. On peut donc dater la reconnaissance des albums coréens à l'étranger au début des années 2000. En effet, c'est environ à cette date qu'a commencé à s'accroître le nombre de stands d'éditeurs et de professionnels coréens du livre, à la Foire de Bologne.

Marubol et **Jaimimage** sont toutes deux des maisons pionnières dans l'introduction et le développement des albums en Corée. Marubol est surtout connue, depuis sa création en 1992, pour avoir été parmi les premières à publier des traductions de grands noms de l'album en Occident, dont de nombreux titres français. Elle publie également, depuis la fin des années 1990, des albums proprement coréens et reconnus pour leur portée philosophique. Les éditions Jaimimage, de Lee Ho-baek, sont également reconnues comme des précurseurs de l'album et sont les premières à avoir installé leur stand à la Foire internationale de Bologne, sans s'en être jamais absentes depuis. Bien que Lee Ho-baek reconnaisse être tombé amoureux de l'album en France, il n'en reste pas moins connu comme l'un des plus talentueux éditeurs d'albums proprement coréens. De nombreux éditeurs français, dont MeMo, travaillent avec lui et vantent autant ses qualités humaines que professionnelles : « Il est mon ami autant qu'un partenaire éditorial de valeur, une sorte de maison d'édition jumelle à l'autre bout du monde¹². » Les éditions **Borim** commencent, de même, relative-

12. Hyeon-kyeong Kim, « Regards croisés entre la France et la Corée : Vu de

ment tôt à publier des albums à l'unité, après avoir surtout travaillé sur des Collections vendues à domiciles, et partagent leur activité entre albums traduits et créations coréennes.

Nous retiendrons **Chobang chaekbang**, simplement appelée Chobang, comme une maison toute particulière qui, en plus de ses activités éditoriales sur des albums modernes et traditionnels, était également, avant de s'être spécialisée dans l'édition, une librairie dynamique, connue pour organiser de nombreux ateliers pour lecteurs et des expositions d'illustrateurs pour la jeunesse.

Les éditions **Gilbut Children** sont, quant à elles, connues pour avoir remis au goût du jour plusieurs classiques coréens en les illustrant et en les rééditant sous forme d'albums. Elles publient donc principalement des textes relativement anciens et privilégient les thématiques proprement coréennes. Cette maison est également la première à oser les albums abordant des sujets scatologiques avec humour, avec par exemple *Le popo du chiot*, best-seller en Corée, traduit en français et publié aux Éditions Paquet en 2006. Ces éditions ont d'ailleurs publié de nombreux albums, particulièrement marqués culturellement parlant et à l'identité coréenne très forte, qui ont par la suite été traduits en français. De même, les éditions **Bori** se consacrent également à la confection d'albums sur des thèmes proprement coréens comme la nature et les pratiques culturelles coréennes traditionnelles. Les éditions **Chongdungguin**, une toute petite maison plus récente, se distinguent par une attention toute particulière accordée au graphisme, à la présentation et à la matérialité de leurs ouvrages. Enfin, **Yeowon Media** est une maison plus ancienne mais qui, alors qu'elle était spécialisée dans les Collections, s'est récemment lancée dans l'édition d'albums, et a la particu-

rité de faire collaborer ses auteurs avec des illustrateurs étrangers. Il s'agit ainsi d'une maison fortement tournée vers l'international et qui compte beaucoup sur l'achat de ses ouvrages à l'étranger.

Certains éditeurs originellement dédiés à d'autres domaines éditoriaux se lancent depuis une dizaine d'années dans l'édition d'albums. Parmi ceux-ci, nous retiendrons les suivantes : Biryongso, Changbi, Sigong Junior, Sakyejul, Woong jin think big. **Biryongso**, qui est rattaché à la maison généraliste Minumsa, est le plus grand éditeur jeunesse coréen grâce à sa traduction de nombreux best-sellers. Cette maison publie depuis quelques années des albums coréens qui s'exportent déjà bien à l'étranger, y compris en France. L'autre maison de taille pour la jeunesse en Corée du Sud, est **Changbi**. Créée en 1977, elle ne publie des albums que depuis les années 2000, mais s'est rapidement imposée comme l'un des leaders du secteur. Plusieurs de ses ouvrages qui illustrent des histoires coréennes typiques ont été traduits en français. Dans la même veine typiquement coréenne, on trouve les albums des éditions **Sakyejul**, et **Sigong Junior**, bien que ces dernières aient d'abord publié de nombreuses traductions avec des albums très marqués culturellement et illustrant des contes et légendes de Corée. Le dernier éditeur de cette catégorie, **Woong jin think big**, est un ancien éditeur pour la jeunesse qui s'est longtemps consacré aux Collections. Depuis le début des années 2000, et en plus de ses activités sur tous les segments de l'édition jeunesse, il édite également des albums coréens dont certains ont été primés à Bologne en 2004 et 2009.

Approche et usage de l'album dans la société sud-coréenne

Une certaine conception de l'enfant et de son éducation

Les chiffres de Lee Myung-hee et Han Mi-hwa sont parlants quant

France, Gens du livre, le petit inventaire coréen des éditions MeMo », *La Revue des Livres pour enfants*, La Littérature de jeunesse en Corée du Sud, n° 253, 2010, p. 119.

à l'importance du secteur jeunesse dans l'édition globale coréenne : en 2010, le marché du livre coréen, d'environ cinq milliards de dollars tous secteurs confondus, se situait au cinquième rang mondial, alors que pour le secteur jeunesse uniquement, il passait au troisième rang. Selon une étude du BIEF, parue en 2010 mais basée sur les chiffres de l'année 2008, le secteur jeunesse reste proportionnellement le plus important du marché éditorial coréen en termes de chiffre d'affaires, de nombre de nouveautés annuelles (19,5 %) et de nombre d'exemplaires imprimés (25 %) ¹³. L'évolution qui a abouti à ce haut niveau de production du secteur jeunesse est, elle aussi, impressionnante : en effet, le nombre de nouveautés annuelles s'est accru de plus de 100 %, en passant de 4 062 à 8 417 titres entre 2000 et 2008, et le nombre d'exemplaires imprimés a, quant à lui, connu une croissance de plus de 90 %. Ce chiffre est d'autant plus impressionnant que, sur la même période, l'évolution du nombre d'exemplaires imprimés de l'édition globale est négative avec une diminution d'environ 10 %. Enfin, en termes de volume, le secteur jeunesse, qui représentait 12 % de la production éditoriale en 2000, a atteint 25 % en 2008. Ce secteur apparaît donc comme singulier au regard de l'évolution des autres secteurs et de l'édition globale. Singulier, il l'est aussi au niveau des tirages et des prix de vente : avec en moyenne un tirage d'un peu plus de 3 000 exemplaires, ce qui est sensiblement plus que la moyenne globale, et un prix d'environ 8 536 Wons (environ 5,30 €) en 2008 ¹⁴, plus bas que cette même moyenne et en diminution sur la période étudiée ; le secteur se porte très bien et bénéficie d'une bonne dynamique.

La prédominance de ce secteur s'explique aisément quand on a conscience de l'importance que les Coréens accordent au savoir, à la connaissance et *a fortiori* à l'éduca-

tion des plus jeunes. Notons d'ailleurs que le taux d'illettrisme en Corée est d'1 % et que celui d'accès à l'université de plus de 80 % ¹⁵ ; ce chiffre est significatif dans un pays où l'université est relativement chère. Dans la Corée contemporaine, rien n'est laissé au hasard, et cela est d'autant plus vrai en ce qui concerne l'éducation des enfants. Ce que nous avons abordé en filigrane de cette étude et qui soutient ce marché de l'album, et plus généralement de l'édition jeunesse, et leur assure une vraie pérennité, est cette certaine conception du savoir, de l'éducation et de l'enfant. L'approche de l'album et son usage par les parents, le personnel éducatif et les professionnels du livre en général, sont tributaires de cette haute conception de l'éducation et du savoir, héritée du confucianisme. L'album tient une place importante dans le bon développement de l'enfant et constitue l'un des éléments destinés à optimiser ses facultés de réflexion et de compréhension du monde qui l'entoure, et de ce qui interagit avec lui, avant même qu'il ne soit en mesure de lire de façon autonome.

Cette conception influence également le contenu et la façon d'aborder les choses dans les albums et l'édition jeunesse en général ; en effet, les ouvrages coréens pour la jeunesse se caractérisent par une forte composante pédagogique et éducative, même si de plus en plus de titres se basent surtout sur un aspect ludique. Cette visée éducative se retrouve donc dans les albums, avec la plupart du temps une leçon, une morale, et plus généralement quelque chose à apprendre et à retenir de l'histoire contée. De plus, certains albums se rapprochent du documentaire, avec des titres consacrés à des pratiques et connaissances coréennes précises, comme *Une terre coréenne* de Kim Hyang-geum et Choi Sook-hee, publié chez Chan-ok ; des albums sur le mobilier coréen traditionnel, comme *La nou-*

13. Claire Mauguière, *L'édition en Corée du Sud*, BIEF, 2010.

14. Chiffres de la Banque de France pour 2008 : 1 € = 1 605,9 Wons.

15. Myung-hee Lee et Mi-hwa Hee, *op. cit.*, p. 20.

velle mariée de Park Hyun-jung, publié en Corée en 2004 chez Chobang ; sur les costumes, avec des titres comme *Le Seolbim*, *l'habit du nouvel an des filles* traduit et publié en France chez Chan-ok en 2007 ; et sur des événements historiques marquants de l'histoire coréenne. Pour ce qui est des histoires qui sembleraient moins représentatives d'une certaine « coréanité » et qui ne semblent pas se rapprocher du documentaire, il restera dans la plupart des cas une certaine morale ainsi qu'une valeur illustrée et véhiculée à transmettre à l'enfant, bien que le côté ludique des ouvrages, qui fait que les enfants eux-mêmes ont envie de les lire, ne soit jamais négligé. Dans la façon dont les parents souhaitent, le plus tôt possible, développer toutes les capacités de l'enfant et lui assurer ainsi de meilleures chances dans la compétition qui l'attendra plus tard, rien de ce qui peut être proposé ou même imposé à l'enfant n'est gratuit ou dû au hasard. L'album tient ainsi un rôle particulier et intervient dans les premières années de l'enfance en tant que support pédagogique et éducatif.

Pour soutenir cette dynamique d'une demande éducative et pédagogique importante, et d'une production éditoriale pour la jeunesse à sa hauteur, un important réseau de professionnels (bibliothèques, enseignants, etc.) et de bénévoles, notamment via l'action d'associations dont nous avons déjà parlé, a été mis en place.

Des actions ont été mises en place pour promouvoir la lecture en Corée du Sud. En toute logique, et compte-tenu du développement tardif d'une littérature spécifiquement dédiée à la jeunesse, ce n'est que récemment qu'une bibliothèque publique spécialisée, la Bibliothèque Nationale Jeunesse de Corée, a fait son apparition en Corée du Sud. Grâce à une équipe de bibliothécaires spécialisés, les enfants ont pu être aiguillés sur certains titres qui leur convenaient et leur étaient adaptés, et goûter ainsi à la lecture dans des conditions qui leur permettent de l'apprécier. Des bibliothèques publiques

généralistes disposant de sections jeunesse et des bibliothèques scolaires existaient, mais il faut attendre l'action du secteur privé et associatif, qui créera lui-même des bibliothèques pour les enfants, afin que le gouvernement coréen commence à envisager la création d'une grande bibliothèque publique spécialisée dans la jeunesse. C'est donc à l'initiative du ministère coréen de la Culture, des Sports et du Tourisme, qu'en juin 2006, et dans la logique du « Plan global de développement du réseau de bibliothèques » de 2003, la Bibliothèque Nationale Jeunesse de Corée voit le jour. Cette structure, rattachée à la Bibliothèque Nationale de Corée, emploie 54 employés et propose 260 000 livres à la lecture. Le catalogue de la bibliothèque comprend également des titres traduits. « 3 000 à 3 500 documents sont achetés chaque année ¹⁶ », ainsi que des livres dans onze langues différentes, et des livres numériques avec un important fond électronique. Son action n'est pas géo-centrée puisqu'elle est présente sur tout le territoire via un réseau de bibliothèques rattachées. Au moment de sa création, cinq missions ont été définies comme les siennes :

« Enrichir la base des services dans les sections jeunesse du pays, développer et diffuser les programmes de promotion de la lecture, renforcer les compétences professionnelles des bibliothécaires jeunesse, remplir la fonction de centre de recherche documentaire pour les sections jeunesse, se constituer en modèle pour celle-ci ¹⁷. »

Le site Internet de la Bibliothèque comprend un catalogue et des documents consultables directement en ligne, ainsi que des recommandations de lecture du Conseil des bibliothécaires jeunesse en fonction de différents critères. En outre, certains conseils

16. Sook-hyun Lee, « La Bibliothèque Nationale Jeunesse de Corée : une institution phare qui ouvre la voie de l'avenir pour les jeunes publics », *La Revue des Livres pour enfants*, La Littérature de jeunesse en Corée du Sud, n° 253, 2010, p. 127-136.

17. *Ibid.*

de lectures sont également consultables dans des magazines jeunesse spécialisés destinés aux parents, aux enfants, ou encore aux universitaires et chercheurs. De nombreux programmes de la Bibliothèque Nationale Jeunesse de Corée, sont proposés aussi bien aux usagers qu'aux directions d'autres bibliothèques publiques ou encore aux bibliothécaires. Subventions destinées à promouvoir les bibliothèques et la lecture auprès d'enfants de milieux défavorisés, ateliers lecture et théâtre durant l'année et les vacances scolaires, ou encore organisation de concours de lecture et d'écriture pour la jeunesse, tout est mis en œuvre afin de permettre un meilleur accès aux livres et à la lecture, quelle que soit sa condition sociale. Des modules sont également proposés aux bibliothécaires afin de les aider à aborder les différents types d'ouvrages, et à mieux communiquer et travailler auprès des enfants. Le succès est au rendez-vous ainsi que la demande. Dans les bibliothèques publiques, plus de 50 % des usagers des livres en 2008 étaient des enfants et des adolescents¹⁸. Ainsi, par l'action de cette Bibliothèque Nationale Jeunesse de Corée, ce sont à la fois un meilleur accès des enfants à la lecture, sans distinction de leur origine sociale, et qui passe par une promotion accrue de la lecture et par un effort à faire sur ce qui est proposé en bibliothèque – à savoir, pas uniquement des livres mais aussi différentes sortes d'ateliers qui doivent donner aux enfants l'envie de lire et la possibilité d'apprécier la lecture – et également une meilleure formation des bibliothécaires et du personnel qui sont justement chargés de cette mission auprès des enfants, qui sont mis en place. Cette bibliothèque vise et parvient à créer un véritable réseau de structures et de professionnels de la lecture qui soient réellement en mesure d'initier les enfants à la lecture et indirectement, par la suite, à l'éducation et à la connaissance.

18. Chiffres du ministère de la Culture, des Sports et du Tourisme de Corée, 2008.

Enfin, nous retiendrons la construction de Paju Book City, surnommée « *la Ville du Livre* » en 1996, comme l'une des premières mesures du gouvernement qui a participé à favoriser l'émergence et la bonne santé des maisons d'édition en Corée. La formule n'a pas changé depuis : cette ville située à une trentaine de kilomètres de la capitale sud-coréenne, et à quelques kilomètres seulement de la frontière nord-coréenne, est uniquement composée de professionnels du livre et de l'édition. C'est là que l'on trouve le siège et les bureaux de bon nombre de maisons d'éditions coréennes, ainsi que de plusieurs imprimeries, distributeurs, etc. ; en tout, plus de 300 entreprises. Outre la concentration et la présence sur place des imprimeurs et d'autres professionnels, partenaires des maisons d'éditions, cette ville offre l'avantage de loyers à faibles coûts, pour tous les professionnels du livre qui souhaitent s'y installer. Les éditeurs y sont également rassemblés au sein d'une organisation intitulée Fondation de l'édition. De nombreuses maisons et associations y organisent des ateliers pour tous les professionnels, y compris à destination des auteurs et illustrateurs, ainsi que des expositions pour chacun, dont certaines pour les enfants. La ville comprend également des restaurants et un hôtel pour qui souhaiterait s'attarder pour raisons professionnelles ou simplement profiter des nombreuses manifestations organisées autour du livre, parmi lesquelles le « Festival du livre pour enfants, le forum international de l'édition, le colloque sur les échanges du Livre dans l'Asie du Sud-Est ainsi que le festival de la cité du Livre¹⁹ ».

Processus d'exportation

La politique dynamique du gouvernement sud-coréen

19. Ji-wone Lee, « Les Festivals du livre pour la jeunesse », *La Revue des Livres pour enfants*, La Littérature de jeunesse en Corée du Sud, n° 253, 2010, p. 121-126.

Connu pour s'être longtemps consacré aux droits de traduction, le marché éditorial coréen pour la jeunesse a entamé vers la fin des années 1990 et le début des années 2000, un profond virage en favorisant et en portant plus d'attention à la création proprement sud-coréenne. Cette évolution a été progressive et, aujourd'hui encore, le marché se caractérise par un fort taux de traductions : en 2008, 31 % de la production totale, dont 27 % se situaient dans le secteur jeunesse. Ce secteur était alors lui-même composé de 43 % d'ouvrages traduits. Dans la continuité de ce mouvement, et après s'être longtemps contentés d'acheter des droits de traduction, les éditeurs coréens ont commencé à vendre les droits de traductions de leurs propres œuvres. Après les années de colonisation, de guerre puis de dictature, il est assez logique que le pays n'ait pas tout de suite cherché à exporter sa littérature pour la bonne raison qu'elle avait été censurée pendant longtemps et restait donc relativement inconnue des Coréens eux-mêmes. Aujourd'hui, le pays exporte énormément de séries télévisées et de musiques principalement en Asie, et de plus en plus en Europe. La reconnaissance a commencé par là, mais a surtout permis d'attirer l'œil sur une production culturelle plus générale très riche, dont font partie les livres et plus particulièrement les albums. Le gouvernement coréen s'investit donc beaucoup dans la promotion de sa culture, tant sur son territoire par le biais du tourisme qu'à l'étranger, en favorisant l'exportation de sa production culturelle. Dans le domaine de la lecture, cela se traduit par plusieurs aides à la traduction et à la publication, auxquelles font souvent appel les maisons d'édition françaises qui traduisent des ouvrages coréens. Dans cette logique, le ministère de la Culture, des Sports et du Tourisme a fondé en 2001 le KLTI (Korean Literature Translation Institute), un organisme qui intervient dans la promotion de la littérature coréenne à l'étranger, par l'octroi de subventions aux traducteurs et aux éditeurs, par l'organi-

sation de programmes d'échanges et de formations continues pour les traducteurs du coréen vers leur langue natale, et enfin par l'existence de bourses pour venir étudier la traduction en Corée. L'Institut édite également un magazine trimestriel portant sur l'édition coréenne en général.

Festivals du livre jeunesse

Dans cette logique dynamique de manifestations et de promotion autour de la lecture et du livre, plusieurs festivals et foires, spécialisés ou non dans le livre pour la jeunesse, ont vu le jour depuis le début des années 2000. Parmi eux, nous ne retiendrons que ceux qui traitent exclusivement, ou au moins en partie, de l'album et du livre jeunesse. Il s'agit du Paju Children's Book Festival, du Nambook festival, du CJ Picture Book Festival et enfin, de la Séoul International Book Fair.

Le Paju Children's Book Festival

Comme son nom l'indique, ce festival est organisé dans la fameuse Ville du Livre, Paju Book City, par Fondation de l'édition, ainsi que par le ministère de la Culture, des Sports et du Tourisme. Organisé depuis 2003 au début du mois de mai, pendant une dizaine de jours, ce festival attire chaque année plus de visiteurs, petits et grands, professionnels et amateurs de livres pour enfants. Chaque année est consacrée à un thème particulier et propose différentes expositions. L'année 2007 aura été particulièrement intéressante car, outre diverses expositions sur le livre jeunesse taïwanais ou encore « l'histoire des livres pour enfants coréens à travers les images ²⁰ », cette édition aura été marquée par les nombreux échanges et invi-

20. *Ibid.*

tations de professionnels français du livre jeunesse, et ce afin de marquer le 120^e anniversaire des relations diplomatiques entre les deux pays. Chaque année, l'album, et plus généralement l'illustré, occupe une place prépondérante dans le Festival, tant au niveau des conférences organisées, que des expositions et des sujets mis à l'honneur dans les différentes animations. Une salle d'exposition est également réservée aux planches originales des plus beaux albums publiés durant l'année. Le Festival est également l'occasion pour tout particulier de visiter les maisons d'édition qui ouvrent alors leurs portes et expliquent leur fonctionnement et tout le processus éditorial. De nombreux ateliers sont aussi spécifiquement dédiés aux enfants.

Le Nambook Festival

Ce festival organisé annuellement, entre les mois d'avril et de juillet, par la branche coréenne de l'IBBY (International Board on Books for Young people), appelée la KBBY, est plus axé sur les lecteurs que sur les rencontres entre professionnels du Livre, bien qu'il accueille également volontiers les éditeurs. En effet, si des éditeurs, des auteurs et des illustrateurs sont toujours invités, ils ne le sont pas en premier lieu pour établir des partenariats professionnels, mais plus pour exposer leur travail et en parler à des lecteurs désireux d'en savoir plus. Le Festival se tient sur une île très touristique à deux heures de route de Séoul, et la situation géographique des lieux participe sans contexte de la popularité de ce festival auprès des visiteurs. Là encore, chaque année est consacrée un thème particulier, avec par exemple, « Voyage imaginaire », « L'île entière est une bibliothèque » ou encore « Échos des albums pour enfants ²¹ », et nombre d'ateliers ludiques et divertissants sont proposés en lien

21. *Ibid.*, p. 29.

avec le livre jeunesse.

CJ Picture Book Festival

Le dernier né des trois plus importants festivals coréens spécifiquement dédiés au livre pour la jeunesse, dont la première édition s'est tenue fin 2008, est très prisé des professionnels du monde entier, qu'ils soient éditeurs ou même auteurs et/ou illustrateurs. Au sein du secteur du livre jeunesse, il porte exclusivement sur les albums et sur les illustrations. Ce festival s'articule autour de trois activités qui sont : l'exposition des albums publiés dans l'année et des illustrations d'artistes émergents et très prometteurs ; les deux concours visant à récompenser, pour l'un, les cinq meilleurs albums publiés dans les trois dernières années, et pour l'autre, cinq projets d'illustrateurs qui n'ont pas encore été édités ; et enfin, la série de colloques mettant en relation les professionnels de l'album du monde entier et leur permettant de discuter des sujets d'actualité et de fond concernant les albums. Ce festival est donc ouvert aux autres pays et est très fréquenté par des éditeurs à la recherche de nouveaux talents, ainsi que par des artistes qui cherchent à se faire publier. Il semble également intéresser les maisons d'édition françaises, principalement les éditions MeMo et Hélium, qui font le déplacement et inscrivent toujours plusieurs de leurs albums au concours du meilleur album des trois dernières années.

La Séoul International Book Fair

Si elle ne lui est pas entièrement dédiée, la Séoul International Book Fair, ou Foire Internationale du Livre de Séoul, réserve tout de même un espace conséquent au secteur de la jeunesse, compte-tenu de son importance à la fois dans le marché coréen lui-même et dans les échanges éditoriaux de la Corée avec d'autres pays. En effet, quand il s'agit de vente de droits de traduction à

l'étranger, le livre pour enfant, et plus particulièrement les albums, tiennent le premier rôle en Corée du Sud. Ainsi, outre les stands des éditeurs exposants, les albums sont mis en avant par des expositions des grands succès de l'année, et lors d'animations et d'ateliers à destinations de jeunes lecteurs. Cette Foire, organisée tous les ans au mois de mai ou juin depuis 1995 par la Korean Publishers Association (l'association des éditeurs coréens) a rassemblé en 2011 plus de 500 exposants de 23 pays différents pour un total de 137 577 visiteurs²². De nombreux éditeurs français, parmi les plus importants en taille et en poids dans la production éditoriale jeunesse française, sont souvent de la partie, ainsi que de plus petites structures, par l'intermédiaire du stand du BIEF, qui organise leur présence sur le salon. La France a d'ailleurs été consacrée comme invitée d'honneur de cette foire, ainsi que de celle de Taipei, en 2010. De plus, à l'heure où semble se rééquilibrer la balance des échanges de droits entre la Corée du Sud et les pays étrangers, cette manifestation semble de plus en plus attractive pour les éditeurs étrangers. Il est vrai que la majeure partie de ces éditeurs étrangers provient d'Asie, mais l'on peut tout de même signaler la croissance du nombre d'éditeurs occidentaux qui ont fait le déplacement en 2011, notamment de France, d'Italie et des États-Unis. Seul le nombre d'éditeurs français n'a pas augmenté, puisque la France ayant été l'invitée d'honneur de l'année précédente, ils ont été moins nombreux à faire le déplacement l'année suivante.

De l'avis des éditeurs s'étant déjà déplacés à cette foire, les échanges sont fructueux. Outre l'opportunité pour les éditeurs français de vendre leurs titres sur le marché coréen, elle offre l'occasion, comme le dit Louise Barber, responsable des droits chez Play Bac, d'« avoir une meilleure compréhension du marché coréen et de la culture coréenne – simplement en voyant les stands, en visi-

22. Chiffres délivrés par le site Internet de la Seoul International Book Fair.

tant les éditeurs et les libraires²³ ». Elle ajoute avoir pu découvrir que « le marché de l'édition, en général, est très mûr et très sophistiqué. La seule différence avec la production française réside dans les prix des livres, nettement inférieurs à ceux pratiqués en France. » May Yang, responsable des droits étrangers du groupe Eyrolles, a, de son côté, « eu la confirmation d'un marché très dynamique, avec une production pléthorique, soignée et forte en jeunesse, sciences et techniques, art et design²⁴ ». Enfin, cette manifestation étant bien plus petite que les grandes foires européennes ou encore que celles de Taipei ou de Pékin, il y est plus facile d'avoir de véritables entretiens, les rencontres étant plus amicales et moins chronométrées. Les éditeurs coréens se montrent toujours aussi curieux et enthousiastes devant la production éditoriale française, particulièrement en jeunesse, mais également dans d'autres domaines comme les ouvrages de sciences humaines et de développement personnel, et sont également toujours heureux de pouvoir faire découvrir aux éditeurs étrangers leur propre production, sur leur stand ou même dans leurs locaux. Ainsi, Anne Risalti, responsable des droits étrangers chez Hatier et Didier Jeunesse, se dit heureuse d'avoir pu visiter les bureaux d'un éditeur partenaire de Séoul.

Les agences de droits

La Séoul International Book Fair, accueillant des éditeurs étrangers, est aussi marquée par la présence de nombreux agents et co-agents. Selon le témoignage de plusieurs éditeurs et professionnels du livre qui publient en France des ouvrages coréens, à savoir Bénédicte Roux, directrice littéraire des éditions Chan-ok et Père Castor,

23. Christine Karavias, « Foire internationale du livre de Séoul, les foires asiatiques ne sont pas moroses », BIEF, 2009.

24. *Ibid.*

Antonia Bou, responsable des droits chez Picquier, et Lim Yeong-hee ²⁵, traductrice renommée et directrice de la collection Corée, adulte et jeunesse chez Picquier, les échanges avec les éditeurs coréens se font exclusivement par l'intermédiaire de co-agents. Les éditeurs coréens ne parlent pas le français et maîtrisent rarement totalement l'anglais, de même que certains éditeurs français. Ainsi, il est, pour eux et pour leurs interlocuteurs, bien plus aisé de faire appel à des co-agents sud-coréens spécialisés dans un secteur et dans une langue. De plus, il est difficile, y compris pour les services de droits des grandes maisons, de prospecter sur le marché coréen et d'avoir une idée globale de ce qui s'y fait sans comprendre ni lire le coréen. Les principales agences littéraires coréennes qui travaillent sur la mise en relation et la cession d'albums avec des éditeurs français sont la PK Agency (du nom de sa fondatrice Pauline Kim), KL Management, Shinwon Agency et Imprima. D'autres agences sont spécialisées dans les échanges entre France et Corée mais ne travaillent pas sur les albums, c'est pourquoi elles ne sont pas citées ici. Les co-agents se rémunèrent à hauteur d'environ 10 % du prix de la cession.

Deux cas de figure se présentent : il arrive que les co-agents coréens eux-mêmes, de par leur connaissance du marché à la fois sud-coréen et français, envoient de façon spontanée un exemplaire coréen d'un ouvrage qu'ils jugent intéressant pour l'éditeur français. Si celui-ci est effectivement intéressé, des négociations peuvent être entamées, qui aboutiront ou non. L'autre cas de figure est celui où l'éditeur français découvre lui-même un titre intéressant sur une Foire du Livre, et demande à son contact, dans l'agence avec laquelle il travaille habituellement, de se renseigner sur la disponibilité de ce titre avant de lancer éventuellement un processus de négociation. À titre indicatif, Antonia Bou affirme que la fréquence de ces deux cas

25. Interviews en annexe.

est d'égale importance. Les agents préparent également la venue, à la Foire de Séoul, des éditeurs français avec lesquels ils travaillent, en leur organisant des rendez-vous avec des éditeurs coréens qu'ils pensent intéressants par rapport au catalogue de la maison française, ou que l'éditeur français a lui-même préalablement demandé à rencontrer. Bien souvent, l'agent en question est tenu d'assister à la rencontre et fait office de traducteur entre les deux éditeurs, à moins que ceux-ci ne disposent tous deux d'un bon niveau d'anglais, ce qui est rarement le cas. Il est en outre intéressant de remarquer que la pratique de la coédition entre la Corée et la France n'est absolument pas répandue. Les éditeurs sud-coréens évoquent l'incompatibilité de logiciels qui induit de nombreuses erreurs et engendre un travail de relecture et de corrections considérable.

Les albums sud-coréens à l'étranger

Si l'on voit de plus en plus d'albums, et même de façon générale de titres traduits du coréen dans les rayons de nos librairies, le marché français n'est en rien comparable en importance au marché asiatique dans son ensemble pour la cession de droits d'albums coréens. En effet, l'exportation de livres coréens est en constante augmentation, et c'est, selon Claire Mauguière, auteure de l'étude de marché du BIEF consacrée à la Corée du Sud, le signe d'un pays qui s'ouvre à l'international ²⁶. Depuis les années 2000, le rapport entre importations et exportations semble globalement commencer à s'inverser, même si, dans le détail, il diffère selon les régions. Claire Mauguière a étudié les chiffres des exportations et des importations de la Corée avec six grands ensembles géographiques : la Chine, le Japon, l'Asie du Sud-Est, l'Amérique du Nord, l'Europe, et un dernier groupe intitulé « autres » et qui

26. Claire Mauguière, *op. cit.*, p. 24.

devrait, selon toute vraisemblance, englober le reste du monde avec, entre autres, l'Amérique du Sud et l'Afrique. Ce dernier groupe ne représente qu'une infime part des exportations et également des importations de la Corée du Sud qui, en définitive, n'a que très peu d'échanges avec ces régions, du moins en ce qui concerne le secteur du livre.

La jeunesse, et plus particulièrement les albums, est le secteur éditorial coréen qui s'exporte le plus à l'étranger. En premier lieu, c'est en Asie – hors Japon – que ces albums se vendent le mieux, en particulier en Thaïlande, à Taïwan, en Chine et à Singapour. En recoupant cette donnée avec les autres exportations de biens culturels coréens, on remarque que ce sont également ces pays qui sont les plus friands des biens de ce que l'on appelle communément la « *hallyu* ». Cette « vague coréenne » désigne un ensemble de biens et de produits culturels issus d'une culture populaire coréenne rassemblant des programmes audiovisuels, séries télévisées (les *dramas*), films et musiques, très en vogue en Asie depuis les années 2000, et qui sont un incontestable vecteur de la culture coréenne. Ce phénomène a pris une telle ampleur qu'il est désormais exploité en tant qu'atout touristique : plusieurs animations, dont un parc d'attraction, lui sont dédiées. On peut sans conteste avancer l'idée que ce phénomène a également attiré l'attention des pays étrangers sur les autres productions culturelles sud-coréennes, attention qui s'est dès lors fixée sur ces albums très attractifs. En second lieu, et bien après les pays asiatiques cités précédemment, on constate tout de même une nette évolution des ventes d'albums pour la traduction en Europe et notamment en France. Dans cette logique, nous rappellerons qu'en 2009, la Corée du Sud a été reçue en tant qu'invitée d'honneur de la Foire du Livre de Bologne, et que depuis, des illustrateurs sud-coréens ont été primés chaque année et dans toutes les catégories.

Nous avons ici abordé la production d'albums coréens selon différents angles : l'angle historique, celui du contenu, de son fonctionnement, de son cadre juridique et culturel, de son exportation ou encore de ses tendances. Nous avons découvert une production très riche et dynamique, relativement récente, qui témoigne d'une histoire mouvementée et qui est également chargée d'influences étrangères. Cette production est encadrée par une politique culturelle volontariste, et s'inscrit dans un contexte de compétitivité pour les enfants, comme un vecteur de connaissance et comme un outil pédagogique primordial. La reconnaissance de la richesse de ces albums commence à parvenir en Corée, par le biais des achats de droits permis par les agents, principalement en Asie, et de plus en plus en Europe, en particulier en France. À partir de ce portrait, nous sommes maintenant en mesure d'envisager la présence de ces œuvres dans un contexte français : qui sont les éditeurs qui participent à l'introduction des albums coréens sur le marché éditorial français ? Pour quelles raisons ? Quels sont ces albums traduits ? Comment sont-ils sélectionnés parmi l'offre importante qui est proposée sur le marché sud-coréen ?

LES ALBUMS DE LITTÉRATURE JEUNESSE
SUD-CORÉENS EN FRANCE

**Chan-ok et Picquier Jeunesse : deux éditeurs
spécialisés dans les littératures asiatiques**

Chan-ok (Flammarion Jeunesse)

Les éditions Chan-ok

À l'origine, Chan-ok, « Perle du ciel » en français, est une petite maison d'édition fondée à Albi en septembre 2006, par Hélène Charbonnier, une jeune sud-coréenne adoptée par une famille française à l'âge de un an. Chan-ok est d'ailleurs le nom qui lui a été accordé à la naissance. La raison d'être de la maison, au moment de sa fondation, est de jouer sur la multiculturalité, en ouvrant l'horizon des jeunes lecteurs francophones à la Corée. Les enfants doivent penser le monde selon des références culturelles, plus seulement nationales ou occidentales, mais ouvertes sur l'Asie et sur la Corée. L'histoire des éditions Chan-ok est donc une histoire personnelle, de par le retour à ses origines de sa jeune fondatrice, et professionnelle, de par la création d'une maison d'édition ambitieuse et relativement novatrice. C'est aussi, et avant tout, un projet basé sur l'interculturalité entre France et Corée du Sud et sur un désir, de sa fondatrice, d'ouverture réciproque entre ces deux pays.

Consciente de la constante expansion de la Corée tant sur un plan économique que culturel, Hélène Charbonnier suit l'évolution du marché éditorial coréen de la jeunesse de très près en participant aux salons du livre professionnels sur lesquels elle rencontre éditeurs, auteurs et illustrateurs. Elle est en particulier sensible à ce qu'une jeune génération d'illustrateurs a à offrir : « j'ai remarqué que, depuis une dizaine d'années, il y avait une dynamique créative chez la jeune génération d'illustrateurs sud-coréens, une dynamique singulière et vraiment enthousiasmante. La précision esthétique et la fraîcheur de leurs œuvres m'ont convaincue qu'elles méritaient une audience francophone ». Lorsqu'elle juge enfin le secteur suffisamment abouti et à maturité, elle se lance en créant les éditions Chan-ok. Un an avant la parution du premier titre, elle présente son projet à plusieurs diffuseurs de taille et de renom, et parvient à convaincre Le Seuil/Volumen de sa viabilité et de son intérêt. L'accueil du diffuseur est « chaleureux » et son engagement confirme la qualité du projet « j'ai eu confiance, tout simplement. Leur enthousiasme à l'annonce de mes premiers projets de parution a été sincère, les représentants attentionnés et militants ». Cette collaboration promet ainsi d'assurer une certaine envergure à la maison et à ses ouvrages d'un point de vue commercial. H. Charbonnier travaille également avec un studio graphique en externe, le binôme Bigre, qui crée l'identité graphique de la maison, gère sa communication, est en charge de l'aspect graphique de chacun de ses ouvrages et délègue la charge des relations externes avec la presse à l'entreprise Sofab et Compagnie. La fabrication des ouvrages est réalisée par Pac-Com Korea, Inc./Sung In Printing Company, une entreprise spécialisée dans l'impression d'ouvrages illustrés et implantée au sud de Séoul. Chaque ouvrage est tiré à 3 000 exemplaires et leur prix est fixé à 13,90 €.

H. Charbonnier commence par ne publier que des traductions d'albums, en achetant les droits d'ouvrages d'auteurs et d'illustrateurs exclusivement sud-coréens. Les traducteurs du coréen au français restant peu nombreux, H. Charbonnier collabore avec Yun-hee Véran dont elle adapte elle-même les traductions pour les sept parutions de l'année 2007.

Les deux premiers albums, *Yuni et Amélie* de l'auteure et illustratrice Lee Hyun-kyeong, et *Dangun, Père fondateur de la Corée* écrit par Kim Seshil et illustré par Choi Sook-hee, sortent le 5 avril 2007 et marquent la création des deux premières collections de la maison : « Longue vie » et « Perle du ciel ». La collection « Longue Vie » est dédiée aux albums abordant des sujets contemporains, et ancrés dans le quotidien des petits coréens d'aujourd'hui ; elle est basée sur le réel. À l'inverse, la collection « Perle du ciel » rassemble des ouvrages relatant des légendes et contes coréens, comme celle de Dangun, fils d'un Dieu et d'une ourse, et présenté comme le fondateur du royaume de Corée et de la civilisation coréenne. Ainsi, dès le début, le catalogue est construit de sorte à englober à la fois l'aspect contemporain et l'aspect mythologique de la Corée, le tout grâce à une imagerie inventive, dynamique et foisonnante.

Durant l'année 2007, sept titres sont publiés, avec pour la collection « Longue vie » : *Jeombak, mon petit frère* de l'auteure et illustratrice Kim Jung-suk, qui aborde le thème de l'amitié et de la disparition d'une personne aimée ; *Yoon, comme un garçon*, de Lee Hyun-Young, qui parle de l'apparence et de l'acceptation de soi par les enfants ; et enfin *Le Seolbim, l'habit du Nouvel an des filles* de Bae Hyun-ju, qui rapporte la façon rituelle dont les petites filles enfilent cette tenue traditionnelle, et comment, en y arrivant enfin seules, elles deviennent symboliquement grandes et responsables. Sur le même principe on trouvera, du même auteur, *Le Seolbim, l'habit du Nouvel an des garçons*. Dans la collection « Perle du ciel » paraissent :

Le Paradis d'Oneuli écrit par Cho Ho-sang et illustré par Kim Dong-seong, et qui rapporte l'histoire d'Oneuli, une orpheline qui part à la rencontre de ses origines et de ses parents, et *Princesse Bari*, de l'auteur Kim Seung-hee et de l'illustratrice Choi Jung-in. *Princesse Bari* est un conte populaire coréen, relatant l'histoire de Bari, une jeune princesse abandonnée par son père qui, après avoir eu six filles, attendait désespérément un fils. Quand ce père tombe malade, Bari sera la seule des sept filles à braver vents et marées pour trouver le remède qui sauvera son père. Cet album est aujourd'hui encore l'un des plus connus de la maison, et ses illustrations, tout comme celles du *Paradis d'Oneuli* sont particulièrement aériennes, fines et fluides, et rappellent les peintures traditionnelles coréennes. Elles associent donc, comme le fait la collection « Perle du ciel », une illustration inspirée de ce type de peinture à des histoires légendaires et mythologiques. L'une des particularités des albums des deux collections est le petit dossier explicatif qui se situe souvent en fin d'ouvrage. Il permet aux parents de décrypter les codes culturels qui sont véhiculés par les contes ou les histoires, et de pouvoir ainsi les transmettre à l'enfant. Il explique ce que représentent les contes et légendes dans la mythologie coréenne, et comment ils sont considérés et abordés par les jeunes coréens d'aujourd'hui.

Entre 2007 et 2009, le catalogue se fournit progressivement d'albums destinés à des enfants âgés de 3 à 8 ans environ, au rythme moyen de 7 à 8 titres par an. Les thèmes des albums contemporains sont divers. Ils puisent dans l'histoire mouvementée de la Corée, s'ancrent dans des contextes politiques et sociaux souvent complexes, et leurs propos peuvent parfois être graves, même si les albums ne sont pas pour autant dénués d'humour. Hélène Charbonnier, dans une interview accordée au libraire Simon Roguet pour la revue *Citrouille*, définit sa ligne éditoriale et son projet pour les années à venir, comme suit :

« Construire titre après titre une cohérence esthétique et intellectuelle, avec des projets mettant à jour des données historiques, politiques, sociales, pédagogiques de la Corée - soit en filigrane de l'image, soit dans l'évocation d'une spécificité du patrimoine coréen par le texte. Autrement dit, j'aimerais voir les albums Chan-ok précéder les attentes, surprendre avec des contenus novateurs et créatifs, de plus en plus graphiques, porteurs de sens et d'histoire. »

Les albums Chan-ok sont donc porteurs d'une culture nationale propre mais également de valeurs universelles que des auteurs et illustrateurs coréens de talents ont su illustrer avec audace et poésie. Mais même si le projet d'Hélène Charbonnier est reçu avec beaucoup d'enthousiasme par les représentants du Seuil, et par l'interprofessionnel de manière générale, la stabilité budgétaire de ce qui reste une toute petite maison d'édition n'en demeure pas moins souvent précaire et son avenir incertain. C'est pourquoi, Hélène Charbonnier fait appel, dans les années qui suivent la fondation, à des auteurs francophones qui écrivent des albums en relation avec la Corée ou sur des thèmes coréens. Elle peut ainsi éviter les nombreuses difficultés propres à la traduction du coréen au français. En effet, même si elle travaille désormais également avec Yang Jung-hee, Patrick Maurus, Lim Yeong-hee et Françoise Nagel – les traducteurs littéraires du coréens les plus connus – les langues sont si éloignées que tout le talent du monde n'efface pas la complexité du travail de traduction entre ces deux langues. La traduction du coréen au français se fait d'ailleurs souvent en binôme, afin d'obtenir une meilleure compréhension du texte original et un texte d'arrivée également satisfaisant. Après avoir étudié les manuscrits et sélectionné quelques auteurs francophones ayant répondu à son appel à candidature, elle prenait alors contact avec des illustrateurs coréens. Pour elle, il n'est pas question de faire l'impasse sur l'illustration coréenne. Elle était à l'origine de son engouement et de la fondation de sa maison d'édition et celle-ci n'aurait plus de raison

d'être sans illustrateurs coréens. De plus, dans l'album, et tant que l'enfant ne lit pas totalement de façon autonome, la compréhension de l'histoire passe en grande partie par l'image et l'émotion que celle-ci suscite chez le lecteur.

Malheureusement, les ventes de Chan-ok ne permettent pas à sa fondatrice de continuer l'aventure et de maintenir sa maison à flots tout en restant indépendante. Elle cherche donc à s'adosser à une plus grande maison d'édition, qui dispose des moyens nécessaires pour continuer à produire ses ouvrages. C'est à ce moment que commence sa collaboration avec Flammarion.

Le label Chan-ok

- Le rachat par Flammarion

En 2009, la maison est donc rachetée par Flammarion et devient un label intégré à son département jeunesse. Hélène Charbonnier en est alors la directrice éditoriale. Pour Flammarion, Chan-ok était une maison particulièrement intéressante car elle correspondait bien à la logique pédagogique du Père Castor, qui cherche à former l'enfant tant en lui fournissant des outils de réflexion (langage, lecture, etc.) qu'en lui inculquant certaines références et valeurs universelles. Dès la fondation du Père Castor, le catalogue est donc très ouvert sur l'étranger. Mais en 2009, au moment du rachat, l'Asie y était encore sous-représentée, et malgré quelques titres rassemblant des contes de pays du monde entier, les ouvrages étrangers provenaient encore majoritairement de pays anglo-saxons. D'autres part, ces titres traduits étaient principalement représentés dans la collection « Castor Poche », une collection qui, comme son nom l'indique, comprend des ouvrages au format poche, qui se situent entre l'album et le roman. Sa raison d'être est d'accompagner progressivement le jeune lecteur de la lecture d'albums, dans lesquels

l'illustration occupe la majorité de l'espace, à une lecture maîtrisée de romans, où l'image a laissé intégralement la place au texte. Concernant les albums, seuls certains classiques proviennent de l'étranger, avec plusieurs auteurs de Pologne et de République Tchèque, du fait de la proximité de Paul Faucher, le fondateur de la maison, avec ces pays. Quand Flammarion rachète Chan-ok, c'est donc dans la cohérence de sa ligne éditoriale et dans une logique d'ouverture à l'Asie. En outre, les ouvrages Chan-ok ne risquent pas de venir concurrencer d'autres collections du département, dans la mesure où, bien que la nouvelle maison s'y intègre parfaitement, elle est également novatrice. De plus, le département jeunesse, qui regroupe aujourd'hui les marques Père Castor, Chan-ok et Flammarion Jeunesse, est intégré, dans la structure du Groupe Flammarion, au pôle BD-Jeunesse, qui est lui-même très tourné vers la bande-dessinée asiatique avec de nombreux mangas.

Aujourd'hui, Hélène Charbonnier ne fait plus partie de l'équipe du label et ne travaille plus chez Flammarion. C'est désormais Bénédicte Roux, directrice littéraire du Père Castor qui le dirige, secondée par son assistante d'édition, Gaëlle Cadoret, qui est en charge du suivi éditorial de tous les ouvrages du label.

- Évolution du catalogue et de la ligne éditoriale

En 2009, nées de la récente collaboration d'Hélène Charbonnier avec l'équipe de Flammarion Jeunesse, viennent s'ajouter aux autres, deux nouvelles collections : « Petits Matins » et « D'ici et d'ailleurs ». Les logos des deux collections sont composés de leur nom en français et en hangeul, le système d'écriture coréen. La collection « Petits Matins » est destinée à la petite enfance et ses ouvrages sont vendus à un prix de 10 €, tandis que la collection « D'ici et d'ailleurs » se caractérise par des albums nés de la collaboration d'un auteur ou illustrateur français et d'un auteur ou illustrateur coréen, et sont

vendus à un prix variant de 12 à 15 €. Cette collection n'existe plus aujourd'hui, mais plusieurs ouvrages parmi les plus vendus en proviennent et en gardent toujours la marque. B. Roux, après concertation avec Hélène Wadowski, directrice du département jeunesse de Flammarion, décide, dans un souci de clarté et de lisibilité, de simplifier le catalogue en réunissant toutes les collections d'albums, hors petite-enfance, c'est-à-dire « Perle du ciel », « Longue Vie » et « D'ici et d'ailleurs », en une seule collection qui gardera le nom de « Perle du Ciel », la traduction française de Chan-ok.

En août 2010, la création de la collection « Matins Calmes » marque l'entrée dans le catalogue de romans destinés à un lectorat de 8 à 13 ans et vendus à un prix fixe de 9 €. Là encore, les histoires sont majoritairement contemporaines, et ce qui était vrai pour la collection « Longue Vie » l'est encore plus pour celle-ci. Les histoires sont ancrées dans l'histoire mouvementée de la Corée et le propos est majoritairement grave. Nous ne développerons néanmoins pas ici le propos sur cette collection, car il ne s'agit pas d'une collection d'albums.

Si les romans sont toujours exclusivement achetés en Corée, les albums, dont les droits étaient historiquement achetés là-bas, sont désormais majoritairement créés par des auteurs et illustrateurs francophones, directement en France, et ne portent plus uniquement sur la Corée mais plus généralement sur l'Asie. Plusieurs raisons expliquent cette évolution de la ligne éditoriale : la première est liée à la barrière de la langue. B. Roux ne parlant pas elle-même coréen, elle doit faire appel à une lectrice coréenne francophone, Lim Yeong-hee, qui est également sa traductrice, qui lit pour elle les ouvrages envoyés par son intermédiaire en Corée, l'agent Pauline Kim. Elle ne dispose donc que d'un unique avis critique sur les ouvrages. Toutes les étapes ultérieures qui vont déterminer si les droits de l'ouvrage seront achetés ou non, jusqu'au comité de

lecture, sont basées sur cet unique avis. Dans le cas d'un manuscrit en langue française, une multitude de personnes sont amenées à lire le texte et à donner leur avis sur son intérêt en lui-même, et également sur sa légitimité à figurer au catalogue de la maison. De plus, selon B. Roux, il devenait nécessaire d'élargir quelque peu le champ des ouvrages de Chan-ok afin de ne pas stagner et d'attirer un lectorat plus large : « Nous arrivions à des textes qui se ressemblaient trop et/ou étaient tellement pointus sur un petit sujet inconnu en Occident, que les ventes ne suivaient pas du tout. » Aujourd'hui, B. Roux cherche à collaborer avec des auteurs et illustrateurs francophones spécialisés dans des thèmes coréens, ou au moins asiatiques, et centre d'avantage ses ouvrages autour de contes que d'histoires contemporaines. Elle contacte donc des auteurs et illustrateurs déjà connus dans l'édition jeunesse pour leur travail sur des albums en lien avec l'Asie, comme par exemple le duo Guillaume Olive/He Zihong. Malgré ce travail, les ventes représentent toujours une très faible partie du chiffre d'affaires du département, soit 2 % ; les nouveautés du label représentant, quant à elles, 5 % du total des parutions du département. Jusqu'à présent, aucun ouvrage n'a été réalisé en coédition.

Même si la plupart des titres ne sont donc plus achetés en Corée, Bénédicte Roux et Hélène Wadowski continuent toutefois de se déplacer dans les foires du livre à l'étranger et restent régulièrement en contact avec leur agent en Corée. En effet, quand cession de droits il y a, c'est obligatoirement par l'intermédiaire d'agents, aucun membre du département ne parlant le coréen. De plus, la diffusion de leur culture via l'internationalisation de leurs œuvres restant relativement récente, les Coréens semblent parfois frileux lors des négociations et rigides à toute modification du format ou de la couverture, et il est donc parfois difficile de traiter avec eux.

Étude détaillée du catalogue

- La collection « Petits Matins »

Destinée en premier lieu à la petite enfance (enfants de 3 à 6 ans), la collection « Petits Matins » est composée de cinq titres et d'une série, qui comprend elle-même déjà cinq volumes, soit un total de dix titres. Parmi ces dix titres, neuf sont sud-coréens. C'est de ceux-ci dont nous parlerons ici.

La collection est inaugurée le 9 septembre 2009 avec la sortie simultanée de trois albums : *Des mots plus légers*, écrit par Youn Young-seon et illustré par Jeun Keum-ha, *Le Monde à l'envers* et *En un tour de main*, tous deux écrits et illustrés par Han Tae-hee. Le but de la collection est bien de toucher les très jeunes enfants qui ne lisent pas encore, mais à qui on lit les albums et qui accordent plus d'importance à l'image qu'aux textes. Les ouvrages doivent établir le tout premier contact entre l'enfant et le livre, la dimension pédagogique est primordiale.

Avec *Des mots plus légers*, l'enfant apprend à mettre des mots sur ce qu'il ressent ou sur des notions qu'il ne comprend pas. En prenant l'exemple d'animaux, l'auteur illustre ainsi des notions ou des sentiments qui sont parfois perçues comme négatifs et qui peuvent être reprochés à l'enfant. Ils lui sont expliqués et sont tournés de façon à toujours être reliés à quelque chose de positif et constructif, de façon à ce que l'enfant ne se décourage pas.

Pour la tranche d'âge visée, le graphisme de l'ouvrage est original. La sensation d'espace et les trois couleurs utilisées, noir, blanc et bronze, en font un album très aéré, moderne et facilite la compréhension des notions pour l'enfant qui n'a pas à chercher où se situe l'action.

Le Monde à l'envers et *En un tour de main* sont deux albums qui, s'ils racontent des histoires propres – contrairement à *Des mots plus légers*, qui est uniquement pédagogique – n'en gardent pas moins

un aspect « travaux pratiques » indéniable. Le premier se lit à l'en-droit puis à l'envers, avec des jeux de complémentarité, tant sur le plan narratif que sur le plan de l'illustration, lorsque l'on retourne le livre. Le second apprend à l'enfant, sous prétexte d'une histoire de visite au zoo, à dessiner avec ses mains. Ces deux albums sont les meilleures ventes de la collection et sont talonnés par *Des mots plus légers. Mes petites choses*, écrit et illustré par Park Hyun-jung, et paru en mai 2010, est un imagier regroupant, en suivant la matinée d'une petite fille qui vient de se lever, les « objets du matin », de la brosse à dent aux volets. Il prend place dans un contexte coréen, les objets étant eux-mêmes (dentifrice coréen, etc.), et le lecteur français suit la matinée et les rites du matin d'une petite coréenne, qui ne sont finalement pas si éloignés des siens. Ici encore, l'album allie parfaitement la ligne éditoriale d'Hélène Charbonnier avec celle du Père Castor, dont les imagiers restent des références en la matière.

La série, intitulée Jinju, du nom de sa jeune héroïne, est inaugurée le 1er septembre 2009 avec la parution simultanée des deux premiers titres : *Jinju, ma nouvelle école* et *Jinju, j'aime pas la cantine*. La série rapporte le quotidien d'une petite coréenne dont la famille vient juste de s'installer en France. La jeune fille est chaque jour confrontée à des pratiques culturelles françaises qui lui sont inconnues et elle est souvent heurtée, voire blessée, par ce qui la différencie de ses petits camarades de classe. Chaque volume de la série est dédié à l'une de ces différences culturelles, et parfois physiques (salutation, repas, intérieur des maisons, yeux bridés, etc.). La série est écrite par Lim Yeong-hee, la traductrice de la quasi-totalité des titres achetés en Corée par Chan-ok et l'auteure d'un album de la collection « Perle du ciel », qui écrit donc directement en français. *Jinju* est illustrée par Amélie Graux, une jeune illustratrice française, qui a notamment collaboré à de nombreux albums pour Gallimard Jeunesse. Le ton de la série est toujours léger et très juste,

tant dans l'écriture que dans les illustrations aux crayons de couleur d'Amélie Graux. Le propos est toujours très pertinent, sans doute en raison de l'expérience personnelle de Lim Yeong-hee. Notons enfin que les droits de la série ont été achetés en Corée, et que les trois premiers volumes ont déjà été traduits.

- La collection « Perle du ciel »

Aujourd'hui, ce sont pas moins de trente-huit titres qui constituent la collection : vingt-cinq achetés en Corée, d'auteurs et d'illustrateurs sud-coréens, neuf nés de la collaboration d'un auteur et d'un illustrateur de nationalité différente, l'un coréen et l'autre français ou tout du moins francophone, et enfin, quatre relatant des histoires se déroulant dans des pays d'Asie, et aux thématiques asiatiques, dont ni l'auteur ni l'illustrateur ne sont finalement coréens. Nous n'analyserons ici que les albums intégralement coréens, à deux exceptions près.

Commençons par analyser les ouvrages dont l'histoire se situe dans un contexte contemporain. Ils donnent lieu à l'évocation de plusieurs valeurs et se basent sur différentes oppositions. Tout d'abord, une thématique récurrente dans les ouvrages coréens : l'opposition du milieu urbain et du milieu naturel. Pour illustrer cette thématique, nous avons en premier lieu l'album *Voyage au fond de l'océan*, de l'auteure et illustratrice Hwang Eun-ah, paru le 10 janvier 2008. L'album rapporte l'histoire de Min-ah, une petite fille qui prend le métro avec son père pour se rendre à l'aquarium de la ville. Le trajet en métro donne naissance à un voyage onirique au fond de l'océan et à la rencontre des animaux qui le peuplent. Grâce à cette histoire, l'album aborde plusieurs des thèmes chers aux auteurs et aux illustrateurs coréens pour la jeunesse : l'opposition ville/nature, qui donne lieu à l'évasion, au rêve, et à la découverte de l'inconnu et de l'autre, qui est quotidienne pour les enfants, et qui s'apparente tout simplement à la découverte de la vie. Ainsi,

comme c'est le cas de nombreux albums, ce contexte contemporain n'empêche pas la rêverie.

Dans une mouvance semblable, *Le Chant du ruisseau*, écrit par Chae In-sun et illustré par Kim Dong-seong, paru le 4 mars 2009, développe à nouveau le thème de l'opposition entre le milieu urbain et le milieu naturel ainsi que celui du rapport de l'homme à la nature. Ici, Sônmi, une jeune fille qui n'a toujours connu que la ville, part en vélo avec son oncle vers la campagne et dans les lieux où celui-ci a grandi et qui lui sont chers. En quittant la ville, les deux protagonistes semblent remonter le temps et une certaine nostalgie s'installe. Dans cet album, l'aquarelle et la finesse du trait confèrent une réelle légèreté à l'illustration. Celle-ci en ressort particulièrement délicate et les paysages naturels, en opposition aux paysages urbains, en paraissent d'autant plus évanescents. Vient également ici s'ajouter au reste, la notion de transmission et le rapport d'un enfant à son ou à ses aîné(s). Ce thème de la filiation, de l'héritage et du respect des aînés est omniprésent en Corée et se retrouve dans la notion de *Hyodo*, que l'on traduit habituellement par « piété filiale », et qui régit tous les rapports familiaux, professionnels et plus généralement sociaux de Corée du Sud. C'est un des principes sur lesquels se fonde le confucianisme. Dans la même logique, *Les Fleurs sauvages*, écrit par Lim Gil-taek et illustré par Kim Dong-seong, paru le 1er septembre 2010, suit l'arrivée d'un instituteur de la ville dans un bourg de la campagne coréenne, et ses rapports avec une jeune fille qui vit dans un endroit reculé au milieu des fleurs sauvages. Encore une fois, l'opposition entre l'urbain et la nature, et également le rapport de l'homme à la nature, sont illustrés avec une nostalgie certaine d'un temps où les vallées de fleurs sauvages étaient plus nombreuses. Le lecteur en apprend également beaucoup sur la vie rurale des jeunes coréens, qu'ils tentent de concilier avec le rythme scolaire. Les illustrations de Kim Dong-seong,

l'illustrateur du *Chant du ruisseau* qui excelle décidément dans ce thème, sont toujours un succès, avec de véritables tableaux d'une nature sauvage resplendissante de couleurs et de détails, tout en restant légère et presque vaporeuse.

D'autres albums contemporains s'attachent à illustrer combien les valeurs traditionnelles sont aujourd'hui encore présentes en Corée, et ce en quoi les croyances bouddhiques peuvent encore influencer et rythmer le quotidien des jeunes coréens. Dans cette logique, on retrouve tout d'abord *Dix symboles pour Grand-père*. Écrit et illustré par Choi Hyang-ran et publié le 5 juin 2008, cet album évoque l'amour et l'attachement, la vieillesse, la maladie et le deuil, tout en apportant au lecteur des connaissances concrètes sur la Corée et sur ce qu'elle a hérité des croyances taoïstes et bouddhiques. L'album rapporte ainsi l'histoire d'une fillette qui part à la recherche des dix symboles de longévité et d'immortalité que sont le soleil, le pin, la grue, le cerf, l'herbe de jeunesse, le rocher, l'eau, la tortue, la montagne et le nuage, dans le but de guérir son grand-père. L'album, tout en se situant dans un contexte contemporain, aborde un sujet intemporel et universel, et apporte, tout en finesse, des connaissances sur les croyances ancestrales coréennes dont certaines restent aujourd'hui encore présentes. La fabrication et l'illustration de cet ouvrage sont singulières : en mêlant différentes matières dont le tissu, l'auteure et illustratrice apporte une dimension particulière à l'objet qu'est le livre et donne à toucher tous ces symboles de longévité. En outre, les couleurs, dont le rouge omniprésent, rappellent celle des temples bouddhistes coréens et ancrent définitivement l'album dans un entre-deux entre la réalité du propos sur la maladie et le deuil, et l'onirisme des croyances sur l'immortalité. Dans la même mouvance, *Mon ami le petit bonze*, écrit par Yim Jeong-jin et illustré par Yoon Jeong-ju, publié le 28 juin 2008, développe une histoire contemporaine liée aux croyances

bouddhiques et à leur actualité. Sous prétexte d'une rencontre entre une petite fille et un jeune bonze à l'occasion de la célébration de la naissance de Bouddha, pour laquelle la jeune fille se rend au temple avec sa grand-mère, l'auteur et l'illustrateur nous apprennent beaucoup, aussi bien sur les pratiques bouddhiques, sur leur actualité et sur leur influence dans la vie quotidienne des Coréens que sur les valeurs d'amitié et d'ouverture à ceux dont le mode de vie est singulier et différent du nôtre. Les couleurs pastel et les arrondis omniprésents donnent aux illustrations une douceur et une fraîcheur remarquable, et semblent destiner l'album à d'assez jeunes enfants.

D'autres albums traitent de sujets mythologiques et historiques. Publié le 4 mars 2009, le *Conte du soleil et de la lune* de Shin Young-hee, est un conte traditionnel coréen qui illustre cette valeur du Han, une notion proprement coréenne qui consiste en un mélange de persévérance, de résistance à la fatalité, et qui veut que les Coréens ne baissent jamais les bras face à l'adversité. Cet album aborde également l'importance des liens familiaux et de la solidarité entre frère et sœur. Le conte peut, de prime abord, paraître cruel : un tigre affamé mange le repas qu'une mère a préparé pour ses enfants puis la mange elle-même. Mais quand il va pour manger également les enfants, ces derniers vont faire preuve de courage, d'ingéniosité et de tout ce qui constitue le *Han* pour lui résister. Comme le conte, l'illustration tente de se rapprocher d'une certaine peinture traditionnelle coréenne. Cet album, se situe dans la lignée de *Princesse Bari* et joue totalement le jeu du conte traditionnel, tant sur le plan narratif, que sur celui de l'illustration et sur les valeurs qu'il vise à inculquer aux jeunes coréens.

Illustrant également le *Han*, nous trouvons *Le Rêve de Myun* et *L'Amour au cœur*. *Le Rêve de Myun* est paru le 25 mai 2009, écrit par l'auteur Choi Sun-kyung et illustré par Choi Jung-in, qui avait déjà travaillé sur *Princesse Bari*. Dans un contexte historique

réel, celui du royaume de Silla (57 av. JC ; 935), ce conte raconte l'histoire de Myun, une servante pieuse qui, de par son statut et en dépit de ses incessantes prières, n'a pas le droit de rentrer dans le temple bouddhiste, contrairement à son maître. Le *Han* est à nouveau illustré sous les traits de la jeune servante et les illustrations vaporeuses de Choi Jung-in rendent toujours à la perfection la tristesse et la détermination de la jeune fille, le tout dans le cadre presque divin des environs du temple. Le conte est accompagné d'un dossier documentaire sur les castes dans le royaume de Silla et sur le bouddhisme. *L'Amour au cœur*, de l'auteur Lee Kyung-hye et de l'illustrateur Han Yu-min, paru le 9 septembre 2009, est, quant à lui, avant tout une histoire d'amour. À l'image de *La Princesse et la Grenouille*, ce joli conte qui se déroule dans une Corée féodale, illustre le véritable amour, avec une princesse épousant un serpent, qui va s'avérer être en réalité un prince. Pourtant, une erreur de la princesse va séparer les deux époux, et celle-ci devra faire preuve de courage et de persévérance afin de prouver sa sincérité et de retrouver enfin son époux. Il est intéressant de remarquer que le conte est construit à l'inverse d'un conte occidental, qui se clôt traditionnellement par un heureux mariage. Ici, le mariage a lieu dès le début et c'est après que la princesse doit donner preuve de son amour et de sa bonté, afin de retrouver la sérénité de son foyer. L'album s'attache plus au rôle très marqué de la femme en Corée qui doit ici mériter son mari. Il peut donc dérouter quelque peu les jeunes lecteurs français par l'image très traditionnelle qu'il donne du couple et du rôle de chacun dans celui-ci. D'autre part, si les images illustrent parfaitement une Corée historique, avec ses personnages en costume traditionnel, elle le fait d'une façon plus conventionnelle et moins déroutante pour le lecteur occidental. Elle attire sans doute ainsi moins l'œil des acheteurs français dans la mesure où elle est

moins originale que celle d'autres albums coréens que l'on peut trouver dans les rayonnages des librairies.

Certains albums de cette section sont également inspirés de légendes réellement fondatrices de la Corée. Parmi ceux-ci, *Le Chariot des Saisons*. Inspiré de la cosmogonie coréenne et des différents mythes rattachés au soleil, ce titre paru le 31 mars 2010, et de l'auteur et illustrateur Kang Hye-sook, rapporte dans un album tout en couleur et dont les illustrations reprennent les motifs de mandalas bouddhistes, la façon dont un jeune prince va transporter le soleil sur un chariot magique afin de maintenir le cycle des saisons et des jours et des nuits. Le propos et les mandalas illustrent l'équilibre et l'harmonie du temps et des cycles naturels, tout en s'inscrivant dans un contexte mythologique coréen.

De même, *Jumong*, publié le 23 mars 2011, écrit par Kim Hyang-geum et illustré par Kim Dong-seong, rapporte l'histoire légendaire de Jumong, le fils d'un Dieu qui, rejeté par son père, alla au loin fonder le royaume de Koguryo. Ce royaume, qui exista réellement, est contemporain du royaume de Silla, lui-même abordé dans l'album *Le Rêve de Myun*. Nous sommes donc ici à nouveau dans un album qui mêle histoire et mythologie et qui nous en apprend beaucoup sur les croyances et sur les mythes coréens. Encore une fois, l'illustration de Kim Dong-seong se mêle à l'histoire et en devient constitutive. On a l'impression d'être face à un tableau traditionnel ou à une frise historique et traditionnelle coréenne. Dans la peur qu'inspire Jumong, aussi bien à son père qu'à d'autres interlocuteurs rencontrés lors de son périple, l'album touche au thème du rejet, de la peur de l'inconnu et donc de l'autre.

Inspiré de la mythologie et des croyances coréennes, mais non tiré d'un mythe réellement fondateur, nous avons *Le Tigre aux sourcils blancs*. Paru le 1^{er} avril 2009, le lecteur est à nouveau plongé dans un univers mythologique et légendaire. Dans ce récit inspiré

d'un conte coréen, Lee Jin-suk nous rapporte l'histoire d'un tigre qui lit dans l'âme des hommes, qui sait quand ceux-ci mentent et trichent, et qui les mange. Il cherche sans succès les cœurs purs. Un jour, une petite fille vient à sa rencontre et lui apprendra la sagesse. Les planches de Baek Dae-seoung illustrent la part animale des hommes et leurs valeurs humaines, en figurant les hommes qui mentent, volent et rusent comme des renards ou des sangliers. Le tout prend place dans un cadre pictural très particulier : l'illustration du tigre correspond à l'image qu'en donne la tradition picturale coréenne, tout en évoluant dans un univers bien plus coloré.

Ensuite, paru le 9 septembre 2009 et écrit par Cho Eun-soo et illustré par Yu Moon-jo, *L'Enfant et les couleurs de la vie* est une illustration presque documentaire des peintures qui ornent les temples bouddhistes coréens. Un enfant à la recherche de sa mère est amené à rependre un temple décrépi. Le dragon qu'il peint l'emporte à la fin dans le ciel à la rencontre de sa mère. L'histoire donne lieu à l'exposition des principes fondamentaux de l'ornement des temples, tant au niveau des motifs que des couleurs. Les illustrations de Yu Moon-jo donnent véritablement à voir un temple. Par cet ouvrage, le lecteur francophone apprend des données concrètes sur la Corée et corrige, en cela, l'image fantasmée que le lecteur pouvait avoir de ce pays.

Également sur le mode du documentaire mais cette fois totalement véridique, *Une terre coréenne*. Publié le 23 juin 2010, de l'auteur Kim Hyang-geum et de l'illustrateur Choi Sook-hee, cet album raconte le processus par lequel les Coréens inventèrent leurs cartes géographiques dans la Corée ancienne. Outre l'illustration du rapport de l'homme à la nature, l'album a une teneur purement didactique : il aborde le processus d'invention, mais également le développement des techniques picturales utilisées sur les cartes, etc. On est donc ici quasiment dans du documentaire sur une technique

utilisée en Corée. L'expérience de l'album-documentaire n'a pas été renouvelée même si le label retravaillera avec l'auteure de l'ouvrage, Kim Hyang-geum.

Enfin, véritable ovni du catalogue et à l'humour indéniable, *Princesse Prout* aborde un sujet pour le moins inattendu et qui surprend par rapport aux images, qui au premier abord semblent illustrer avec grandeur et sérieux une Corée ancienne et traditionnelle. Cet album publié le 24 mars 2010, écrit et illustré par Shin Se-jung, raconte la terrible histoire d'une princesse, belle et aux manières distinguées, qui cache un secret : elle souffre de flatulences d'une force inouïe qui détruisent tout sur leur passage. Quand sa belle-famille découvre ce que cache la princesse, celle-ci fuit la maison. Mais elle va faire une rencontre qui lui permettra de mettre à profit ce qui l'entachait jusqu'ici de honte. C'est une drôle de façon d'aborder ce sujet pour le moins inattendu mais qui intrigue tous les enfants. Il est à noter que, contrairement à ce que l'on pourrait penser, il n'est pas rare que des albums coréens pour les enfants abordent des sujets scatologiques et ces derniers sont, de manière générale, bien moins tabou qu'en France. Ici, le sujet est abordé de façon tout à fait naturelle et très noble. Il aide les enfants à aborder ces phénomènes inévitables, mais également indésirables en société, avec beaucoup d'humour.

Reste enfin à aborder deux albums à part qui, s'ils ne se situent pas dans la collection « Petits Matins », n'en sont pas moins destinés à de jeunes lecteurs. Parmi eux, *Au pays de Mongi*, un album à lire avant le coucher sur une petite fille qui ne veut rien faire d'autre que dormir. L'auteure et illustratrice Yun Ji-hui s'adresse très clairement à un public très jeune et aussi bien à de jeunes français qu'à de jeunes coréens. Cet album est l'un des moins marqués par une identité coréenne de tous ceux de la collection.

Le second de cette catégorie, *Une fenêtre magique*, a été publié le 14 mars 2012. Le style crayonné des images est simple mais maîtrisé et les pages immaculées sont attendrissantes et apaisantes. L'histoire, destinée aux plus jeunes, est totalement imaginaire et passe entièrement, grâce à une mise en abyme, par l'illustration. En effet, c'est Grimi, la petite fille, qui dessine sur sa fenêtre et ouvre avec son crayon une porte sur une forêt enneigée magique. À chaque page, l'histoire avance à la suite d'un coup de crayon de Grimi, destiné à aider l'un des animaux en détresse qui l'a rejointe. La gentillesse et la générosité de la jeune fille qui aide son prochain, et l'amitié qui la lie aux animaux, sont exemplaires pour les jeunes lecteurs du monde entier. Le livre a remporté un prix en Corée pour les illustrations ainsi que le prix Ragazzi des nouveaux talents Opera Prima.

Nous tenons enfin à aborder deux titres singuliers, qui n'ont pas été achetés en Corée, mais dont la spécificité fait qu'ils doivent apparaître dans cette étude. En premier lieu, *Le Lièvre et le roi dragon*, un album écrit par Lim Yeong-hee, la traductrice qui travaille aujourd'hui sur tous les ouvrages traduits, et qui, bien qu'elle soit coréenne, écrit pour Chan-ok directement en français, comme elle le fait également pour *Jinju*. L'illustrateur de ce titre est Park Chul-meen. Publié le 6 octobre 2010, ce conte narre l'histoire du roi dragon, qui règne sur un royaume sous-marin. Malade, il fait capturer un lièvre du royaume, dont le sacrifice pourrait le sauver, qui va tenter coûte que coûte de s'échapper. Les deux personnages vont faire preuve d'autant de ruse et d'ingéniosité l'un que l'autre. Mais quoi qu'il fasse, le roi dragon apprendra que ce que les divinités ont décidé, arrivera, et qu'il n'est pas nécessaire de sacrifier des innocents pour l'empêcher. Cette morale pourrait sembler s'opposer au *Han*, si présent dans les autres albums, mais les choses ne sont pas si simples et les deux morales ne s'opposent pas néces-

sairement : en effet, il est bon de faire preuve de persévérance pour se dépasser ou quand on subit une injustice et que l'on est dans son bon droit. Malheureusement pour lui, le roi dragon veut braver la mort en sacrifiant un être innocent et il refuse l'ordre naturel des choses. Les illustrations de Park Chul-meen, mélange d'aquarelle et d'encre de Chine, illustrent avec justesse ces grands fonds marins, comme embrumés et aux couleurs pâles.

En second lieu, *Les deux anniversaires d'Ariane*, écrit par Jee-yung et illustré par Yan Nascimbene. Cet album traite d'un phénomène très répandu en Corée : celui de l'adoption. Après la guerre et jusqu'à la fin des années 1980, le gouvernement a commencé à encourager l'adoption de jeunes orphelins par des couples étrangers. Malheureusement, par la suite, les orphelinats ont commencé à accueillir également des enfants abandonnés soit en raison de l'extrême pauvreté du pays, soit en raison de la totale exclusion sociale des mères célibataires. Le ministère de la Santé et de la Protection sociale coréen estime à 161 558 le nombre d'enfants adoptés entre 1953 et 2008, et l'association Racines Coréenne, aujourd'hui dirigée par Hélène Charbonnier, avance le chiffre de 11 165 pour les adoptions en France de jeunes sud-coréens, entre 1968 et 2008. Cet album autobiographique raconte l'histoire de l'une de ces petites filles adoptées, Jee-yung. Accompagné par les illustrations tout en sobriété de Yan Nascimbene, le récit aborde en douceur le déracinement qu'entraîne l'adoption, le voyage, le changement du rapport de la petite fille aux choses et à la nature, sa naissance et sa renaissance. C'est un album qui peut toucher les enfants adoptés en France, d'origine coréenne ou non, et qui pourra sensibiliser tous les enfants à ce phénomène qu'ils ont souvent du mal à aborder et à comprendre.

En conclusion, on peut dire que cette collection « Perle du ciel » est très complète. De nombreux thèmes sont abordés, dont les

plus récurrents sont encore le rapport de l'homme à la nature et l'opposition entre ville et nature, la filiation des jeunes générations aux aînés, directement héritée du confucianisme, les croyances bouddhiques et ce en quoi elles influent encore aujourd'hui sur le quotidien des jeunes coréens. Des questions de société sont également abordées et des valeurs, coréennes et universelles, sont illustrées et inculquées aux enfants par le biais de nombreux contes. Ainsi, notre corpus, qui ne s'attache pas à un aspect particulier de la culture coréenne, bien que ce soient les contes et la mythologie qui y sont quantitativement le plus représentés, se veut relativement représentatif des albums coréens qui intéressent un lectorat français.

Passons maintenant à l'étude de l'autre maison d'édition jeunesse spécialisée dans l'Asie et qui publie de nombreux albums venus de Corée : les éditions Picquier Jeunesse.

Picquier Jeunesse

Présentation

Éditeur spécialisé dans la littérature ancienne et contemporaine de Chine, et du Japon depuis 1986, auquel il ajoutera celle de Corée, d'Inde, du Vietnam, de Birmanie, du Pakistan, d'Indonésie ou encore de Thaïlande plus tard. Philippe Picquier ouvre un département jeunesse en 2003, qui se consacre depuis lors aux livres pour enfants de ces mêmes pays, incluant dans son catalogue de 96 titres, albums, romans et autres imagiers. Ses ouvrages sont tous distribués par Harmonia Mundi, le distributeur détenant lui-même 60 % des parts de la maison d'édition basée à Arles. Le département jeunesse représente aujourd'hui environ un tiers du chiffre d'affaires global de la maison. S'il n'a ouvert son catalogue adulte à la Corée du Sud qu'en 1990, et non dès la fondation

en 1986, les ouvrages adultes et jeunesse sont aujourd'hui partie intégrante des deux catalogues. Aucune distinction n'est faite dans le traitement des ouvrages selon leur pays d'origine : tous les ouvrages jeunesse sont tirés à 3 000 exemplaires, parfois moins, et l'on ne quantifie pas l'importance du pays d'origine selon ce que ses ouvrages rapportent, même si l'on remarque que l'une des deux meilleures ventes de la maison est celle de *L'École des Chats*, une série du sud-coréen Kim Jin-kyeong. La maison de petite taille est gérée de main de maître par Philippe Picquier qui a délégué la direction de la collection « Corée », adulte et jeunesse, à Lim Yeong-hee, traductrice et auteure de plusieurs ouvrages cités plus haut. À la différence de ceux de Chan-ok, seulement peu d'ouvrages sont créés en France, et l'immense majorité des titres sont directement achetés à l'éditeur d'origine. Ainsi, tous les ouvrages de la collection « Corée », en proviennent réellement, et sont issus d'un long processus de négociation avec l'éditeur d'origine, avec le soutien d'un agent, appartenant, la plupart du temps, à KL Management ou à Shinwon Agency. Dans certains cas toutefois, Lim Yeong-hee, étant elle-même de nationalité sud-coréenne, peut occasionnellement se charger de prendre contact et de négocier avec l'éditeur d'origine, sans faire appel à un agent. D'après Antonia Bou, c'est sur les Foires de Séoul et de Bologne que la majorité du travail de prospection se fait, même si Lim Yeong-hee précise qu'elle-même et Philippe Picquier ne se rendent pas à Séoul chaque année.

Étude détaillée du catalogue

Le catalogue jeunesse rassemble des titres en provenance des mêmes pays que ceux de la section adulte. Il est en grande partie composé d'albums, puis de romans pour enfants et adolescents, et enfin de quelques livres pratiques de type « méthode d'appren-

tissage » portant sur une pratique culturelle ou une langue, voire sur un système d'écriture en provenance d'Asie. L'ensemble des ouvrages sud-coréens du catalogue se décompose en dix albums : une série de romans illustrés pour les 9 ans et plus, la série de *L'École des Chats*, qui comprend huit volumes, plus des titres compilant plusieurs tomes, une seconde série du même auteur, qui compte deux tomes, intitulée *La Guerre des Ombres*, et quatre romans pour enfants et adolescents. Ces titres ont été, dans leur intégralité, achetés en Corée et traduits du coréen. Les albums sont destinés aux enfants à partir de 4 ans et sont vendus à un prix tournant autour de 13 €. Nous ne reviendrons ici que sur les dix albums.

On remarque rapidement que l'un des auteurs et illustrateurs phares des albums sud-coréens de Picquier Jeunesse est Kim Jae Hong. Il a en effet travaillé sur trois des dix albums du corpus ainsi que sur la série illustrée *L'École des chats*, best-seller du département. Kim Jae-Hong est à l'origine un peintre formé à la peinture occidentale, qui s'est lancé dans une carrière d'auteur-illustrateur avec *Les Enfants de la rivière*, paru en septembre 2008 chez Picquier, mais en 2004 chez Gilbut Children en Corée, et qui avait alors reçu le prix Espace Enfants. Par ses illustrations à la fois classiques, très détaillées et toujours apaisantes, les éléments organiques de la nature, les animaux et les hommes semblent se confondre, et sont posés sur pied d'égalité : « Pour moi, l'homme et la nature ne sont pas séparés, ils ne font qu'un ; voilà ce que je veux exprimer dans mes œuvres. » *Les Enfants de la rivière* raconte l'attente du retour de leur mère par un frère et sa sœur ; ils s'occupent au bord de la rivière en jouant en harmonie avec la nature autour d'eux. Les illustrations mêlent parfaitement les enfants à la nature et incluent des formes d'animaux et de plantes en filigrane de l'image. Selon Philippe Picquier lui-même, « le dessinateur, le Coréen Kim Jae-hong, vous conduit à voir ce que les enfants perçoivent et que nous n'observons

plus. C'est ludique et bien fait ». Dans la même logique avec *Dans les bois*, publié en août 2007, Kim Jae-Hong dissimule des animaux dans des paysages semblables à ceux de *Les Enfants de la rivière*, sauf qu'au lieu d'une rivière, une petite fille parcourt une forêt. Dans les deux albums, des enfants qui s'ennuyaient vont à la découverte de la nature et en perçoivent l'aspect à la fois ludique et solennel, dans des paysages qui sont toujours d'une grande beauté. Ces deux thèmes abordent donc bien ceux de la nature et de l'harmonie avec laquelle l'homme devrait vivre au sein de cette même nature. Ces deux albums donnent également à voir le point de vue de l'enfant, qui s'émerveille encore de petites choses de la nature avec lesquelles il joue, et auxquelles les adultes ne portent généralement plus attention. Dans *Graine de Bouddha*, un album paru en octobre 2008, Kim Jae-hong illustre cette fois une histoire de Kim Jong-sang, qui conte la formation d'un jeune bonze à la philosophie et au quotidien des moines bouddhistes. Ici encore, ce sont des images classiques, douces et apaisantes qui illustrent la formation du jeune bonze par son maître. Chaque double-page est une leçon pour le jeune garçon, que l'auteur communique aux jeunes lecteurs par l'intermédiaire du livre. Parmi ces leçons (celles du bouddhisme, celles d'une philosophie humaniste, celle de la fin de l'égoïsme, du respect de son environnement, et de la prise en compte de tout ce qui nous entoure – humain, animal et végétal), cet album profite de l'exposition du quotidien des bonzes pour véhiculer des valeurs de respect de la nature et du monde qui nous entoure. Notons que Kim Jae-hong est également l'illustrateur de *Le Parapluie vert*, publié chez Didier Jeunesse et sur lequel nous reviendrons plus tard. Illustrant également les pratiques et croyances bouddhiques, *Dans le temple*, publié en septembre 2011, écrit par Kim Mi-hye et illustré par Choi Mi-ran, conte l'histoire d'une mère et de son fils partis pendant la nuit au temple de Seokguram, un temple bouddhiste coréen clas-

sé au patrimoine mondial de l'Humanité par l'Unesco, pour prier Bouddha de faire revenir son père soldat parti défendre les côtes coréennes contre les pirates japonais. Les couleurs, des nuances de gris figurant le brouillard et les ombres de la nuit autour du temple, sont effrayantes pour l'enfant, mais l'aube et la lumière arrivant, il parviendra à présenter sa requête au Bouddha. C'est un album plein des croyances et des pratiques bouddhiques, qui illustre en même temps un haut lieu de cette philosophie en Corée. Un dossier explicatif sur le fameux temple en question se trouve à la fin de l'ouvrage et offre un aspect didactique et documentaire complémentaire.

En octobre 2009, paraît *Où est la lune ?*, un album écrit par Jung Chang-hoon et illustré par Jang Ho qui explique aux enfants les différents phénomènes lunaires et le cycle de cet astre. Plus proche du documentaire, cet album répond aux questionnements des enfants d'un pays, où encore aujourd'hui, le calendrier lunaire garde une certaine importance. *Minji la coiffeuse*, un album de l'auteure et illustratrice Choung Eun-hee, publié en août 2009, est un titre léger qui raconte la journée en parallèle d'une mère et de sa fille : sur les pages de gauche, la mère chez le coiffeur qui va de déconvenues en déconvenues ; sur les pages de droite, la fille qui, s'inspirant de la visite de sa mère chez le coiffeur, décide d'exercer ses propres talents de coiffeuse sur son chien. La petite fille comble l'absence de sa mère de façon ludique, alors que pour de nombreux enfants cette absence, si courte soit-elle, reste une épreuve en soi.

L'album de l'auteur Yi Sang-hui et de l'illustrateur Tak Hye-jeong, *L'Escalier où le chat m'attend*, figure le retour d'une petite fille, de l'école vers chez elle. Sur son chemin, elle doit monter un escalier où la nature transparait à chaque marche sous une nouvelle forme : fourmis, herbes, parfum de fleurs, etc. La petite fille s'émerveille de chacune de ses découvertes jusqu'à admirer tout ce monde du haut de l'escalier avec un chat qui l'y attend quotidiennement. Si le milieu

urbain s'inscrit en fond, c'est bien la nature qui prend le dessus, et ce, au milieu de la ville. Nous sommes à nouveau face à cette dualité très récurrente entre urbain et naturel dans les albums sud-coréens, où c'est la nature qui suscite la découverte et l'émerveillement, non sans une certaine nostalgie. La figure du chat est également relativement récurrente dans les albums sud-coréens, et plus particulièrement dans ceux choisis par les éditions Picquier Jeunesse. En effet, on le retrouve dans *Mon chat fait tout comme moi*, un album paru en août 2007, de l'auteure et illustratrice Kwon Yun-deok, où figure une petite fille jouant avec son chat qui l'imite à longueur de temps. Le chat est ici un véritable compagnon pour la fillette qui, avant de l'avoir à ses côtés, passait son temps seule à attendre de peur de sortir. Le chat est son meilleur ami, il la rassure et l'aide à surmonter ses peurs au quotidien par sa présence insouciant. Le mimétisme du chat pour sa compagne de jeu semble s'inverser quand c'est la petite fille qui suit le chat à l'extérieur, pour jouer avec sans plus avoir peur. C'est un album harmonieux sur l'amitié, la réciprocité et la confiance entre un enfant et un animal, et sur la façon d'affronter ses peurs et de grandir. Les illustrations sont très détaillées mais parviennent en même temps à garder une certaine naïveté. Les couleurs, ainsi que certaines scènes, témoignent de la formation de l'illustratrice à la peinture orientale et bouddhique traditionnelle. Il ressort de ces illustrations toute l'espièglerie du chat et de la petite fille, ainsi que l'apaisante confiance qui règne entre eux.

Quatre points et demi est un poème qui a été illustré *a posteriori* et réédité sous forme d'album. Sa traduction a été publiée en octobre 2006 chez Picquier Jeunesse. Ce poème de Yun Seok-jun, illustré par Lee Young-kyung, se base sur l'emploi du mot « point » à la place du mot « heure » dans la Corée ancienne. Ici, une mère envoie sa fillette demander l'heure dans le magasin tout proche. Sur

le chemin du retour, la petite fille tente de ne pas oublier qu'il est « quatre points et demi », mais la nature est si omniprésente et si captivante, qu'elle absorbe la petite sur son chemin. Elle va croiser de nombreux animaux, dont un chat et une libellule, deux animaux récurrents des albums coréens. Quand elle arrive enfin chez elle, la nuit est tombée. Les mots « quatre points et demi » reviennent constamment comme un refrain que la petite fille se répète pour ne pas l'oublier, et le poème finit ainsi par s'apparenter à une comptine. Nous sommes à nouveau face à une histoire où un chemin de retour chez soi donne lieu à une ou plusieurs découvertes de la nature, qui attire toujours l'attention et l'émerveillement d'un enfant, puisque celui-ci la perçoit différemment d'un adulte. Ce type d'album illustre parfaitement le rapport singulier des enfants à la nature. Les illustrations en accord avec le cadre d'une Corée ancienne sont très douces et poétiques, le trait est léger, et les couleurs chatoyantes de l'aquarelle sur un papier absorbant font penser à des estampes qui auraient été dessinées pour les enfants. Enfin, en octobre 2010, paraît *Dans le jardin, la libellule est morte*, un poème qui se rapproche de la comptine pour enfants. Écrit par Cheon Jeong-cheol, ce poème datant des années 1920 est ici illustré par Lee Gwang-ick. Suite à la mort d'une libellule, la nature s'affaire : les fourmis vont recueillir le corps et une fleur naîtra dans la continuité d'un cycle de vie. Cette histoire permet d'aborder le thème de la mort et du deuil tout en douceur, en introduisant l'idée d'une continuité de la vie. Là encore, l'aquarelle rend les illustrations aériennes et rend compte de la fluidité de la vie qui passe, de façon cyclique, d'un élément à un autre. Également inspiré d'une comptine pour enfants, *Tam tam boum boum*, de Kim Jong-do, donne le rythme de la danse des animaux qui vont admirer et rendre honneur à la nouvelle lune. Chacun a son rôle bien défini dans cette danse endiablée que l'écriture porte, ainsi que les illustrations toutes en lumières et en

ombres, très détaillées, avec toujours en fond une grosse lune lumineuse. La lune est d'ailleurs un astre très présent dans les croyances populaires coréennes issues du chamanisme. Cet album ludique et adapté aux jeunes lecteurs est donc fondamentalement ancré dans la culture coréenne.

En définitive, ce catalogue semble plus uniforme que le précédent. On remarque quelques grands ensembles thématiques et de genres : ceux traitants de la nature et de la façon singulière dont les enfants la voit, sous un jour neuf en comparaison des adultes, et souvent avec émerveillement. Liée à cette thématique de la nature, nous avons celle du bouddhisme, avec des titres présentant des pratiques bouddhiques qui se basent sur un respect et une vie en harmonie avec la nature. Dans la même logique, plusieurs titres abordent le rapport et l'amitié d'enfants avec des animaux, notamment avec les chats. Enfin, les deux poèmes et la comptine ré-illustrés du catalogue se placent également dans cette mouvance d'harmonie avec la nature et d'émerveillement, tout en se développant dans des contextes purement coréens (contexte spatio-temporel de la Corée ancienne véhiculée par une illustration typiquement coréenne pour *Quatre points et demi* ; logique issue du bouddhisme de continuité de la vie de façon cyclique pour *Dans le jardin, la libellule est morte* ; et enfin croyances liées à la nature et à la lune dans *Tam tam boum boum*). Enfin, restent deux titres qui se distinguent du reste du corpus : *Où est la lune ?*, qui constitue tout de même une certaine représentation du monde naturel qui nous entoure, sauf que cette fois le sujet est abordé sous un angle documentaire, et l'objet étudié est plus éloigné que les autres. Et pour finir, *Minji la coiffeuse* qui se distingue, lui, véritablement des autres, avec un cadre urbain. Il se rapproche néanmoins de *Mon chat fait tout comme moi*, dans sa façon ludique et légère de montrer à l'enfant qu'il peut surmonter ses peurs, si dérisoires puissent-elles paraître pour les adultes.

Chan-ok et Picquier Jeunesse sont les deux maisons d'édition jeunesse spécialisées dans la littérature jeunesse d'Extrême-Orient et donc entre autres, de Corée. On trouve néanmoins dans les catalogues d'autres maisons d'édition jeunesse françaises non spécialisées dans l'Asie, certains cas isolés d'albums sud-coréens. Nous en présenterons ici deux : Didier Jeunesse et MeMo.

Didier Jeunesse & MeMo : deux éditeurs jeunesse non spécialisés publiant des albums sud-coréens

Didier Jeunesse

Les éditions Didier Jeunesse, à l'origine rattachées aux éditions scolaires Didier au moment de leur fondation en 1988, font depuis 2003 partie du groupe Hachette Livre et Alexandre Hatier. Historiquement, elles ont eu la particularité d'éditer de nombreux livres-CD et titres de comptines et chansons, de France et d'ailleurs. Outre cette spécificité, leur catalogue est également composé d'albums rassemblant des contes du monde entier et des histoires plus contemporaines. Plusieurs albums sud-coréens ont trouvé leur place dans ce catalogue et sont vendus à un prix variant autour de 13 €. Le corpus d'ouvrages sud-coréens des éditions Didier Jeunesse est assez disparate. On peut néanmoins classer ces ouvrages en deux grands ensembles : les titres inspirés de chansons et de comptines et ceux qui se placent dans une veine résolument moderne sur le plan graphique et qui abordent des thèmes plus universels.

On trouve ainsi deux titres qui reprennent des chansons traditionnelles coréennes. Parmi eux, *Bonne nuit mon tout petit* est, comme son nom l'indique, un livre pour les plus jeunes inspiré d'une comptine populaire coréenne. Dans ce titre paru en février

2008, le lecteur rentre dans un foyer dans lequel une mère raconte une histoire qui emporte son petit et son lecteur dans la nature, la mer, le ciel, et parmi les animaux. Le cadre est flou, vapoureux submergé par des camaïeux de bleus et de verts, et cette impression de vague qui encadre les personnages figure du rêve qui enveloppe petit à petit l'enfant qui s'endort. La mise en abyme vise à conter une double histoire à l'enfant avant que celui-ci ne s'endorme. Comme dans les nombreux titres abordés dans cette partie, c'est de la nature que naît le rêve et l'émerveillement. Le second titre de cette catégorie, *Le Fils du tailleur de pierre* de Kwon Moon-hee, aborde, dans un contexte temporel ancien, des thèmes non moins actuels : un enfant doit affronter le regard des autres et accepter sa condition de fils de tailleur de pierre et son futur tracé, là où son camarade aspire à un avenir fait de richesses. À force de joutes verbales faisant référence à divers éléments issus du bouddhisme, le petit tailleur de pierre arrivera à accepter sa condition. Les illustrations reflètent l'humour véhiculé par les joutes verbales des enfants. L'usage de bulles fait également penser à la bande dessinée. Kwon Moon-hee utilise des techniques de la peinture traditionnelle coréenne, auquel elle s'est formée à l'université :

« Kwon utilise d'abord l'encre de Chine pour tracer les traits ou les contours sur le papier traditionnel coréen (un papier très absorbant) ; ensuite, elle y applique des encres de couleurs diluées ; enfin, elle laisse se répandre et s'imprégner à la surface du papier, pour engendrer un effet particulier au plan chromatique (avec d'intéressantes variations de ton). »

Cette technique a également été utilisée par l'illustratrice dans son ouvrage *Tigres à la queue leu leu*, publié en 2008 aux éditions Quiquandquoi. Le fils du tailleur de pierre est donc, tout comme *Bonne nuit mon tout petit*, un album qui reprend un chant ancien, lui-même influencé par les croyances bouddhiques, et qui s'inscrit dans une mouvance semblable à celle de nombreux albums sud-

coréens, tout en restant actuel tant par le thème abordé que par les illustrations.

Dans un tout autre registre, plusieurs albums abordent divers sujets universels tels que l'attachement fusionnel entre une mère et son enfant avec *En attendant maman* ; la jalousie entre frères et sœurs avec *C'est à moi d'abord* ; ou encore la solitude et la timidité avec *Chapeau-renard*. Nous ne reviendrons pas en détail sur chacun d'entre eux, uniquement sur les plus marquants par leur réussite en soi ou par rapport à la production éditoriale d'albums français et coréens.

Parmi ceux-ci, *En attendant maman*, qui figure un enfant dans l'immensité urbaine du Séoul, attendant le retour de sa mère par le tramway ; il la cherche dans tous les trams qui passent. Les illustrations de Kim Dong-seong, qui a également travaillé sur plusieurs albums publiés chez Chan-ok, sont d'une douceur extrême, et l'enfant, tout petit dans ses vêtements trop grands, perdu dans une jungle urbaine qui le dépasse, est hautement attendrissant. Le lecteur peut ainsi ressentir l'inquiétude du personnage devant l'absence de sa mère et le soulagement quand elle finit par apparaître sous la neige, comme dans un rêve. Cet album illustre les thèmes de l'attachement fusionnel des enfants à leur mère, de la confiance qui les unit, mais aussi du développement de l'urbanisme et de l'impersonnalité que celui-ci entraîne, au sein de grandes villes très peuplées – thème récurrent des albums sud-coréens. Dans une logique semblable de paradoxal isolement au sein de grandes villes et de l'indifférence des autres, il y a *Le Parapluie vert* : dans une grande ville grise, par un jour de pluie, une petite fille voit un vieillard sans abri et miséreux auquel personne ne fait attention. Au moment de la récréation, elle va lui apporter son parapluie vert.

Enfin, dernier né des albums sud-coréens des éditions Didier Jeunesse, *Chapeau Renard*, paru en novembre 2011, aborde cette

fois les thèmes de la solitude et de la timidité des enfants. Une fillette qui s'isole des autres par timidité rencontre, en traversant la forêt pour éviter ses camarades, une renarde qui lui confie son bébé pendant son absence. Celui-ci, qui se perche sur la tête de la jeune fille tel un chapeau devient son confident et son ami. C'est ainsi par l'amitié qui va la lier à l'animal que la petite va apprendre à faire confiance et à retourner vers ses semblables. Notons également toujours cette opposition entre ville et nature : la petite fille a peur de ses semblables dans la ville donc elle passe par la forêt où elle se sent en sécurité et où, paradoxalement, elle va enfin se faire un ami. Kim Seung-youn nous propose donc un album doux et épuré où l'espace est parfaitement réparti entre des blancs et des illustrations délicates à l'effet crayons à papier.

Nous aborderons, pour finir, deux ouvrages de Baek Hee-na. Ces deux ouvrages sont simplement ludiques et n'abordent pas de thèmes particulièrement forts ou typiques. Il n'y a d'ailleurs pas de thème à proprement parler, juste une histoire distrayante pour détendre les enfants avant leur coucher. *Les Petits Pains au nuage*, pour lequel l'artiste a été nommée illustratrice de l'année 2005 à la Foire de Bologne, est un album qui conte une histoire simple avec un graphisme très original fait de collage de tissus et de découpages, le tout photographié par le photographe Kim Hyang-soo et accompagné de jeux typographiques divers. L'histoire est celle de deux jeunes chats qui trouvent un morceau de nuage coincé dans un arbre. Ils l'apportent à leur mère qui va le cuisiner en petits pains aux vertus surprenantes. Cette histoire, destinée aux plus jeunes, suit le rythme d'une journée ordinaire, du lever au coucher, le tout dans la grisaille d'un quotidien hivernal qui justifie la présence du nuage dans l'arbre. Cette grisaille véhicule aussi une certaine mélancolie qui rend d'autant plus onirique l'arrivée du nuage et des petits pains. Si cet album se distingue donc nettement de tous les

autres, en n'abordant pas les grands thèmes que nous avons jusqu'ici rencontrés dans cette étude, il est pourtant représentatif d'un certain type d'albums, résolument modernes sur le plan graphique, et qui s'adressent aux tout-petits dans une visée purement ludique. Ces albums sont de plus en plus nombreux dans le paysage éditorial sud-coréen et également dans celui de la France, ce qui est relativement récent – les albums traduits ayant longtemps été ceux, plus conventionnels, publiés chez Chan-ok ou Picquier. Toujours par la même auteure-illustratrice et dans la même veine moderne et ludique, *Le Fil rose*, publié en février 2011, est un album où l'on suit une petite fille elle-même entraînée dans le sillage d'une pelote de laine par son chien qui s'en sert d'abord de laisse. L'ouvrage est construit sur le même principe que le précédent, avec des collages et l'inclusion, cette fois, d'une pelote de laine.

Ce corpus des éditions Didier Jeunesse est donc bien singulier par rapport à ceux étudiés jusqu'ici et semble se situer dans une veine plus moderne que les autres. Les titres sont moins marqués culturellement parlant, au sens où il y est moins question de pratiques culturelles ou de croyances traditionnelles coréennes. Ils traitent de thèmes toujours universels et particulièrement accessibles aux lecteurs français. Ils sont, pour la plupart, graphiquement originaux avec de nombreux jeux sur les illustrations et l'utilisation de diverses techniques, tant modernes que traditionnelles.

MeMo

Les éditions MeMo ont été fondées en 1993 et sont installées depuis lors à Nantes. Il s'agit d'une petite structure constituée de six personnes, qui publie aujourd'hui une dizaine de livres par an. La singularité de leur ligne éditoriale et leur exigence constante ont rapidement fait de cette jeune maison un acteur incontournable de l'édition d'albums en France. Les éditions MeMo publient « des

livres d'artistes et d'écrivains pour la jeunesse » et sont particulièrement attentifs à la matérialité de leurs livres :

« Tous nos livres sont mis en pages et édités avec grand soin. Chaque album a sa police, son format et ses couleurs. Notre papier est un papier assez épais, proche du papier à dessin. Il participe de notre désir de créer des livres qui puissent donner à chacun la sensation de tenir quelque chose d'aussi précieux qu'un original et de rendre ces livres accessibles à tous. »

Les livres des éditions MeMo sont donc, outre l'œuvre immatérielle qu'ils contiennent, de vrais objets à apprécier et avec lesquels l'enfant peut même parfois jouer. Cela explique un prix de vente légèrement plus élevé que celui des ouvrages des autres maisons dont nous avons parlé jusqu'ici, et qui varie de 15 à 20 €. Plusieurs collections composent par ailleurs le catalogue de cette maison qui publie autant de textes novateurs récents, illustrés de façon audacieuse et parfois légèrement abstraite, que de classiques du monde entier inconnus du lectorat français. Elle réédite également des livres phares de la production enfantine francophone. Il semblerait que les éditions MeMo aient trouvé dans l'édition coréenne des similitudes avec leur propre travail. La maison travaille régulièrement avec Jaimimage, et a également traduit un album de son fondateur, Lee Ho-baek. Revenons sur ces titres sud-coréens du catalogue des éditions MeMo, qui sont à l'image de l'ensemble du catalogue de la maison, relativement singuliers :

Dans *La Soupe de maman baleine*, album publié en janvier 2012, Yana Lee illustre à merveille une histoire qu'elle a également écrite et qui s'adresse aux tout-petits, à partir de 2 ou 3 ans. Il s'agit, comme son nom l'indique, d'une histoire de soupe et de baleine, d'une soupe délicieuse alors qu'elle ne semble contenir que des poireaux. Il s'avérera qu'elle contient en réalité un ingrédient secret que seules les baleines devenus mères comprennent et qui est un soupçon d'amour. L'aquarelle illustre à la perfection le monde sous-

marins, et les couleurs flamboyantes des baleines rapprochent et rendent chaleureux ce cadre mystérieux. Cet album ne s'inscrit pas dans une quelconque tradition spécifiquement coréenne et n'est pas non plus issue d'un conte ou d'une légende. Il s'agit d'une simple histoire ludique, bien que l'on puisse toutefois la rattacher au thème déjà rencontré du lien qui unit une mère à son enfant.

Un nouvel album, original par la forme de son texte et de ses illustrations, aborde néanmoins des thèmes que nous avons déjà rencontrés dans notre étude. Il s'agit de *Un jour*, un album dans lequel Yoo Ju-yeon illustre un poème de Kza Han. Ce poème est bref, et seules quelques phrases courtes le constituent. Il fait d'ailleurs quelque peu penser aux haïkus japonais. Il s'agit de l'histoire d'un oiseau qui souffre de solitude et de l'urbanisation grandissante qui détruit la nature et ses semblables. Un jour, l'oiseau part à la recherche de son âme sœur et après avoir longtemps voyagé à travers des villes impersonnelles et comme inanimées, revient à son point de départ où l'attend un autre oiseau. Plusieurs thèmes sont abordés dont certains sont empruntés au bouddhisme : l'idée de cycle, de retour au point de départ et de voyage initiatique vers le bonheur. D'autres thèmes, comme la solitude et l'opposition de l'urbain et du naturel, sont dessinés. Les illustrations sont directement inspirées de la peinture traditionnelle coréenne avec l'utilisation de lavis à l'encre de Chine ainsi que de tampons, comme ceux dont se servaient les Coréens pour apposer à la fin de leurs lettres l'idéogramme correspondant à leur nom. L'ensemble des paysages sont dégradés du noir et du gris, et la seule touche de couleur est apportée par l'oiseau et l'écriture. Notons que cet album a été édité en France avant de l'être en Corée, tout comme le suivant, les projets et planches originales de ces deux ouvrages ayant été exposés à Bologne en 2009, sur le stand collectif coréen.

Le titre *La Course*, de l'auteure et illustratrice Cho Eun-young, s'insère tout à fait dans la logique de découverte du monde des adultes par un jeune personnage que l'on rencontre souvent dans les albums pour la jeunesse. L'originalité est ici le cadre dans lequel se déroule l'histoire. Une jeune fille qui adore les chevaux, car sa peluche favorite en a la forme, a enfin l'occasion d'en voir en chair et en os lorsque son grand-père l'emmène assister à une journée de courses équestres. Une fois la première joie de voir les animaux passée, c'est la désillusion : une foule d'adultes presque hystériques hurlent après de pauvres chevaux pour de l'argent. La violence ambiante qui règne dans ce type de spectacle est parfaitement rendue dans les illustrations colorées et dans le trait parfois grossier et appuyé de l'illustratrice. L'album a reçu le Grand Prix 2011 de la biennale de Bratislava et a, à nouveau, été exposé à Bologne en 2012. L'album ne ressemble à aucun autre de l'ensemble de notre corpus étudié et se distingue très nettement de la majorité d'albums plus courants, reprenant des légendes et contes coréens avec des illustrations traditionnelles sur le modèle des estampes.

Pour finir, trois albums des six qui constituent le corpus sud-coréens du catalogue des éditions MeMo ont été illustrés par Goh Gyong-sook, et deux d'entre eux ont également été écrits par elle. Il s'agit d'une jeune artiste très prometteuse qui fait partie de cette nouvelle génération d'illustrateurs sud-coréens qui, étant nés bien après la génération 386, ont su insérer à leurs œuvres, en plus de la redécouverte de l'art populaire de la dynastie Joseon, de nouvelles techniques picturales plus modernes, et se sont nourris d'arts graphiques contemporains. Goh Gyong-sook a, selon cette logique, étudié à la fois la peinture orientale et le graphisme, et a reçu un prix à la Foire de Bologne en 2006 pour son album *Les Flacons magiques*, publié par les éditions du Seuil. Parmi les œuvres traitées chez MeMo, elle a écrit et illustré *Le Voyage de Mounghchi*

et *C'est moi*, et a illustré le texte de Lee Ho-baek, *Mon atelier de couleurs*. Dans *Le Voyage de Mounghi*, publié en 2008, Goh Gyong-sook exploite la gouache pour créer un univers fantastique où un chien, Mounghi, part à travers les montagnes rencontrer qui sera susceptible de soigner sa grand-mère, rendue malade par son espièglerie. Le jeune héros accomplit ainsi à la fois une quête et un voyage initiatique à l'issue duquel il retrouvera sa grand-mère saine et sauve. Cet album de grand format met bien en valeur les illustrations toujours originales du mélange d'influences précédemment présenté qu'utilise l'illustratrice, et qui produit des personnages aux contours épais, figurés de façon étonnante. L'histoire se situe également au croisement de diverses influences, et aborde notamment le thème récurrent dans les albums jeunesse du voyage initiatique. La référence aux montagnes est par ailleurs un leitmotiv de la culture traditionnelle coréenne.

Dans *C'est moi*, un livre accordéon publié en 2010, il est question de Mimi, qui a été créée en dessin puis jetée, et qui recherche l'ingrat qui l'a chiffonnée ainsi. En tirant les languettes de chaque page, nous pouvons voir les personnages qui s'expliquent tous, sauf l'artiste qui a jeté un dessin raté et qui n'a rien à se reprocher. C'est un livre ludique tant par les illustrations que par la matérialité du livre. L'histoire elle-même est destinée à de jeunes enfants.

Enfin, dans *Mon atelier de couleur*, publié en 2009, Lee Ho-baek met des mots sur une invitation de Goh Gyong-sook elle-même, qui s'adresse aux enfants qui souhaitent dessiner. Le lecteur entre dans son atelier, et l'illustratrice l'initie à la peinture et à ce qui la constitue, à son essence même : « Peindre, c'est penser ». L'idée étant que quand l'enfant pense à une chose, il n'a qu'à la dessiner de la même façon qu'il la pense. Les illustrations sont très proches de la peinture coréenne traditionnelle, toujours réalisées à la gouache, et les couleurs chaudes rendent tout de suite familier l'atelier de la

jeune illustratrice. Les œuvres de Goh Gyong-sook sont singulières dans leur propos comme dans leur graphisme. Chaque ouvrage est pensé différemment bien que l'on distingue une indubitable unité entre eux. La récurrence de la mise en scène de la création elle-même et de l'artiste constitue une spécificité de son œuvre qui permet à l'enfant de découvrir l'album et l'art en soi, en plus de l'histoire racontée par le livre lui-même. Il est intéressant de lire plusieurs fois ces albums avec l'enfant afin de faire ressortir petit à petit ces différents niveaux de lecture.

En conclusion, à l'image de l'ensemble du catalogue des éditions MeMo, nous pouvons dire que ses titres sud-coréens sont d'une grande originalité, tant par rapport à la production éditoriale d'albums français, que par rapport à l'ensemble des albums sud-coréens publiés par d'autres éditeurs jeunesse français. Ce corpus se rapproche néanmoins plus de celui des éditions Didier Jeunesse que de celui des éditions Chan-ok ou de Picquier Jeunesse.

Topologie des albums sud-coréens publiés en France

Des types d'albums adaptés à chaque éditeur

Outre leur spécialisation ou non dans les littératures coréenne ou asiatique, c'est également le type d'ouvrages publiés qui distinguent nos deux grands ensembles. En effet, on remarque certaines convergences entre les corpus d'ouvrages sud-coréens des catalogues de Chan-ok et de Picquier Jeunesse, et également entre ceux de Didier Jeunesse et de MeMo. Le label de Flammarion et la maison de Philippe Picquier publient des albums plus conventionnels et plus proches, sur les genres et le graphisme, des albums traditionnels occidentaux publiés par le Père Castor et par d'autres

éditeurs jeunesse historiques français. Ces albums, comme ceux de Corée du Sud, ont une forte dimension pédagogique. Les albums tiennent depuis longtemps un rôle précis dans le développement de l'enfant et doivent lui apporter un savoir, des connaissances ou des valeurs. D'autre part, les illustrations des albums sud-coréens publiés par ces deux maisons sont également plus conventionnelles, non pas parce qu'elles ne sont pas marquées culturellement, bien au contraire, mais au sens où elles ne se tournent pas vers l'art contemporain, contrairement à celles de certains ouvrages traduits par Didier Jeunesse et MeMo. Pour Chan-ok et Picquier Jeunesse, nombre des ouvrages coréens publiés sont composés d'illustrations très marquées par la nationalité et la culture de leurs auteurs. Certaines se rapprochent des estampes par les thèmes traités et par la façon dont ils le sont. L'utilisation de l'aquarelle et de l'encre de Chine est récurrente. Ce type d'illustrations correspond souvent à ce que les Occidentaux connaissent des peintures traditionnelles asiatiques, même si ceci n'est en réalité qu'une minorité de ce qui se fait réellement. Néanmoins, ces deux catalogues étant relativement denses, ils comprennent une indubitable variété que nous ne remettons pas en cause ici, notre but n'étant que de distinguer les contours majeurs de ce qui est traduit du coréen et publié en France. C'est quand on en vient à parler des genres des textes des albums qu'une véritable distinction se marque entre Chan-ok et Picquier Jeunesse. La maison fondée par Hélène Charbonnier se consacre aujourd'hui majoritairement à la publication de contes et de légendes traditionnelles coréennes tandis que celle de Philippe Picquier n'en publie que très peu. Selon Lim Yeong-hee, il s'agit d'un choix délibéré de Philippe Picquier lui-même, qui, après avoir publié plusieurs contes et légendes chinoises sans grand succès, a décidé de cibler d'avantage des histoires contemporaines non légendaires. De plus, elle invoque la petite taille de la maison qui explique, outre le faible

nombre de titres coréens en comparaison avec Chan-ok, la sélection plus drastique qu'il lui est nécessaire d'opérer dans le choix de ses publications. Elle insiste néanmoins sur un point commun entre les deux maisons : l'importance du coup de cœur dans le choix des titres. Ainsi, si la maison de Philippe Picquier et le label des éditions Flammarion comprennent tous deux une spécialisation qui semble la même, à savoir la traduction et la publication d'albums sud-coréens relativement proches par la forme et la visée de ceux publiés en France, leur ligne éditoriale et leurs corpus diffèrent tout de même quelque peu.

Les éditions Didier Jeunesse et MeMo se distinguent toutes deux de ces deux maisons d'édition précédentes par la modernité des ouvrages coréens qu'ils choisissent de publier. Il semble que ces deux éditeurs s'intéressent plus à des ouvrages d'auteurs et d'illustrateurs coréens jeunes, d'avantage influencés par l'art contemporain. Cet intérêt s'explique par la cohérence de ces ouvrages avec la ligne éditoriale globale des deux maisons françaises, portées sur des ouvrages plus modernes – surtout en ce qui concerne MeMo – que ceux d'autres grandes maisons historiques françaises de façon générale. Quoi qu'il en soit, ces deux maisons traduisent et offrent aux lecteurs l'accès à des œuvres qui, si elles existaient déjà en Corée depuis le début des années 2000, n'étaient globalement pas traduites en français avant 2005. Ces œuvres privilégient des techniques d'illustrations plus rares, parfois obtenues à partir de l'assemblage de découpages, de collages et de photographies, et dont la majorité restent toutefois issues des savoir-faire traditionnels coréens en matière d'art plastiques et pictural. Remarquons toutefois que dans l'ensemble, si ces illustrations sont bien sud-coréennes et souvent issues de techniques proprement coréennes également, elles correspondent sans doute moins à l'image que les lecteurs français peuvent s'en faire, et il est ainsi probable qu'à l'instar des lecteurs de

Chan-ok et de Picquier Jeunesse – deux éditeurs qui jouent à fond la carte de l'identité coréenne et plus généralement asiatique – ceux de Didier Jeunesse et MeMo ne recherchent pas forcément la spécificité coréenne en achetant leurs ouvrages. Cette remarque trouve également sa justification lorsque l'on étudie les thèmes abordés par les ouvrages des quatre éditeurs étudiés.

La recherche d'une universalité et d'une spécificité sud-coréenne

Il semble en effet que les thèmes les plus récurrents dans les albums coréens traduits en français soient ceux du rapport entre l'homme, son environnement, et la nature, celle-ci comprenant les animaux. Puis le rapport de la nature avec le milieu urbain, et le sujet de l'étendue progressive de ce milieu urbain et de la détérioration des liens sociaux que celle-ci entraîne. Le regard des personnages d'enfants sont particulièrement à même de porter ces thèmes et les messages qui les accompagnent, puisque c'est justement les enfants qui continuent à s'émerveiller de la nature. D'autre part, nous remarquons également la récurrence des sujets familiaux, des rapports qui unissent les membres d'une même famille (des enfants à leurs parents ou à leurs frères et sœurs). Tous ces thèmes sont véritablement universels et pourraient se retrouver indifféremment dans des albums issus d'autres cultures, bien qu'ils résonnent de façon particulière dans la culture coréenne.

D'autres sujets sont spécifiquement coréens mais sont rendus compréhensibles et intelligibles par le lecteur français grâce à une certaine dimension universelle. Parmi ces sujets, le Han, une valeur spécifiquement coréenne, difficile à définir en français mais compréhensible et louable (et qui entraîne les héros dans de nombreux voyages initiatiques), les relations entre les enfants et leurs aînés, sujet alors traité différemment et selon l'angle de la piété filiale et,

plus généralement, les valeurs issues du bouddhisme, qui donnent lieu dans les albums à de nombreuses histoires.

Enfin, restent certains sujets purement coréens, trop précis, et qui ne disposent pas de la dimension d'universalité nécessaire pour en faire des albums accessibles au lectorat français. Il s'agit en général de titres portant sur des pratiques culturelles anciennes très précises ou sur des techniques également pointues et qui ne sont pas utilisées ni même connues en France. Ces titres sont généralement ceux qui ne sont pas traduits, comme l'explique Lim Yeong-hee :

« C'est le cas de titres trop coréens, qui portent trop spécifiquement sur la société coréenne, ou sur des traditions peu connues, même des Coréens. Sur des points très précis de la culture coréenne traditionnelle, certains coréens peuvent être intéressés, mais c'est trop éloigné des pratiques culturelles françaises pour que les lecteurs puissent comprendre et s'y intéresser. [...] Si l'on veut traiter des thèmes traditionnels, il faut le faire de manière universelle, sinon ce n'est pas adaptable à l'étranger. »

Cette part d'universalité dans les albums est primordiale dans la mesure où le jeune lecteur francophone doit avoir la capacité de les comprendre. Certains aspects de la culture coréenne sont trop éloignés de la culture française pour que l'enfant soit en mesure de les aborder et de les envisager. C'est pourquoi certains albums coréens sont inadaptés en français et ne rencontreraient pas de lectorat. Il est important de trouver des albums dont l'identité coréenne soit indéniable, mais dont les valeurs de base ne soient pas totalement inconnues ou contraires aux valeurs françaises. Les enfants doivent pouvoir se construire de nouvelles références culturelles et baser leur développement sur des valeurs qui ne soient pas en contradiction avec celles que leur ont inculquées différents intervenants de leur pays d'origine (enseignants, école, parents, etc.). Il est nécessaire de tenir compte de la tranche d'âge du lectorat et de sa culture d'origine, si l'on veut que les albums qu'il lira lui apportent

une ouverture et une richesse culturelle réelle et lui inculquent des valeurs universelles.

En revanche, bien que la directrice littéraire de Chan-ok qualifie les textes des albums sud-coréens de « très éthérés, lents », elle souligne toutefois que ces albums comprennent parfois des textes quelque peu compliqués et destinés à des enfants de plus de 5 ou 6 ans, l'âge d'une majorité de lecteurs d'albums en France. Par ailleurs, de nombreux albums indisponibles en français traitent de sujets graves et en font des ouvrages, là encore, inadaptés au lectorat français.

Il nous est hélas compliqué d'étendre notre étude et de comparer de façon satisfaisante la production globale d'albums en Corée du Sud avec les albums qui sont effectivement traduits en français. Cela demande de pouvoir étudier cette production dans sa langue d'origine, le coréen, afin de comparer les différences entre ce qui est traduit et ce qui ne l'est pas. Ce que l'on sait de la production globale coréenne, par opposition à la production visible de France qui est partielle, nous vient d'articles cités dans ce mémoire et des témoignages particuliers de Lim Yeong-hee et de B. Roux. Il ressort de ces articles et témoignages que nous nous trouvons face à une production diversifiée d'albums, dont les plus coréens d'entre eux nous restent inaccessibles. Ces albums sont ceux qui traitent de sujets graves, souvent ancrés dans une histoire coréenne dure et peu connue des lecteurs français, avec des textes parfois trop compliqués pour de jeunes lecteurs.

CONCLUSION

Quel que soit l'angle choisi, vu de Corée du Sud ou de France, le dynamisme qui caractérise à la fois la création sud-coréenne d'albums en elle-même, et les politiques mises en place par les institutions et les maisons d'édition des deux pays, reste indéniable.

Nous sommes partis d'un simple constat, celui d'un certain engouement des éditeurs français et internationaux pour les albums sud-coréens. Pour expliquer cet engouement, il nous aura fallu étudier plus en détails en quoi consistaient plus particulièrement ces albums, que ce soit au niveau des thématiques abordées, que des courants picturaux. Il en est ressorti une très grande diversité et une richesse indéniable : la palette des thèmes abordés est étendue. Certains sont particulièrement récurrents : le rapport de l'homme à la nature et aux animaux, les rapports familiaux incluant ceux hiérarchiques des plus jeunes à leurs aînés, le bouddhisme dans la société coréenne ancienne, et son héritage aujourd'hui. Ces thèmes-ci ne sont que les plus fréquents mais il en est une multitude d'autres qui peuvent aller de l'acceptation de sa condition, à l'illustration de l'acte de création lui-même, par l'intermédiaire de la figure de l'artiste, en passant par la scatologie. Sur des tonalités comiques ou encore dramatiques, nous avons étudié des contes et légendes traditionnels, souvent inspirés de chants et comptines, et des textes plus

conventionnels qui suivent la plupart du temps le schéma narratif en cinq étapes : situation initiale, élément perturbateur, péripéties, résolution, situation finale.

Sur le plan pictural, les maîtres-mots sont sensiblement les mêmes : créativité et diversité. Combinant plusieurs influences allant des plus anciennes, comme l'art pictural populaire de la dynastie Joseon, le Minhwa, aux plus récentes, avec l'art contemporain, en passant par celles, propres aux albums, des illustrateurs occidentaux qui travaillent pour la jeunesse, les illustrateurs d'albums sud-coréens contemporains réussissent à produire des ouvrages à la créativité visuelle sans cesse renouvelée, et ce, en ajoutant à ces influences la parfaite maîtrise de nombreuses techniques elles-mêmes héritées de savoir-faire à la fois anciens et contemporains.

En cherchant à comprendre ce que représentait l'album dans la société coréenne – ce qu'était sa place, son rôle, et ce qu'il devait véhiculer – nous avons pu confirmer ce que certains chiffres laissaient supposer : le secteur jeunesse, et plus particulièrement celui des albums, est d'une importance primordiale pour le secteur éditorial global sud-coréen, tant quantitativement que socialement parlant. L'album est le premier maillon de la chaîne éducative des enfants, et compte-tenu de l'importante compétitivité qui caractérise la société sud-coréenne, ceci n'est pas rien. Cette importance explique la forte implication du gouvernement et du ministère de la Culture, des Sports et du Tourisme, ainsi que de nombreuses associations du secteur privé, dans la promotion de ces albums via différentes subventions et l'organisation de nombreux salons.

C'est par ailleurs l'action de ces institutions et celle des agents qui facilitent l'exportation des albums à l'étranger, puisque c'est bien l'organisation de rencontres entre les professionnels étrangers et sud-coréens du Livre, ainsi que les aides à la traduction et l'action plus générale du KLLI qui font naître des partenariats entre édi-

teurs de différents pays. Une fois que ce travail a été accompli du côté coréen, les éditeurs français prennent le relais. Après un travail de prospection et de concertation auprès des agents et co-agents présents en Corée du Sud, les éditeurs français choisissent les ouvrages qui, parmi l'offre d'albums qui leur est proposée, correspondent à leur propre ligne éditoriale. Ainsi, nous avons pu distinguer quatre éditeurs jeunesse français : Chan-ok, Picquier Jeunesse, Didier Jeunesse et MeMo, qui s'investissent particulièrement dans la publication d'albums sud-coréens en France. Bien qu'ils soient quantitativement les plus importants, ce ne sont pas les seuls pour autant. On trouve ainsi quelques titres isolés dans les catalogues des éditions du Sorbier, Actes Sud Junior, Seuil Jeunesse, Mango, Sarbacane, Passage Piétons et Kaléidoscope.

L'étude de ces catalogues et la rencontre de deux professionnels de l'édition jeunesse en France, Bénédicte Roux et Lim Yeong-hee, nous ont permis de nous rendre compte de différences entre les albums sud-coréens publiés en Corée du Sud et ceux publiés en France : tout ce qui est publié en Corée du Sud n'est pas adaptable en français, non pas pour des questions linguistiques propres à la traduction du coréen au français, mais pour la simple raison qu'il n'y aurait pas de lectorat en France, pour ces ouvrages « trop coréens » comme les qualifie Lim Yeong-hee. Ainsi, ces albums que l'on trouve en France s'ils sont bien tous coréens, illustrent toujours une certaine universalité sans quoi ils ne seraient pas accessibles aux jeunes lecteurs français. Ces albums sont donc singuliers : ils sont coréens, mais ne sont pas aussi culturellement centrés sur des sujets proprement coréens et non universels que certains qui sont publiés en Corée du Sud. Ces albums sont coréens parfois par le propos, mais surtout par l'angle abordé pour traiter des sujets dont la part d'universalité est indispensable. Ils sont coréens par leurs illustrations qui découlent d'influences spé-

cifiques à l'histoire de ce pays. Ils sont coréens, mais d'une Corée ouverte à l'Occident, et sont lus à l'étranger dans une même logique d'ouverture à la Corée.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

« L'édition de la littérature étrangère : qui fait quoi ? », *Traduire des livres pour la jeunesse. Enjeux et spécificités*, Actes du colloque 31 mai-1er juin 2007, Paris, Hachette/BNF (CNLJ/La Joie par les livres), 2008, p. 85-106.

ALAMICHEL Dominique, *Albums, mode d'emploi*, Créteil, CRDP de l'Académie de Créteil, 2010.

PERROT Jean, *Mondialisation et littérature de jeunesse*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2008.

Articles

BATILLIOT Jacques, « Si la Corée m'était contée, Rencontre avec Hélène Charbonnier, directrice des éditions Chan-ok », *Culture Coréenne*, n° 75, 2007, p. 28-29.

Kim HYEON-KYEONG, « Regards croisés entre la Littérature et la Corée », *La Revue des Livres pour enfants*, La littérature de jeunesse en Corée du Sud, N°253, juin 2010, p. 111-120.

Kim SAE-HEE, « Zoom sur 10 illustrateurs coréens », *La Revue des Livres pour enfants*, La littérature de jeunesse en Corée du Sud, n° 253, juin 2010, p. 137-152.

Lee HO-BAEK, « Pourquoi un tel essor du livre illustré dans le paysage éditorial coréen ? », *La Revue des Livres pour enfants*, La littérature de jeunesse en Corée du Sud, n° 253, juin 2010, p. 85-94.

Lee JI-WONE, « Les Festivals du livre pour la jeunesse », *La Revue des Livres pour enfants*, La littérature de jeunesse en Corée du Sud, n° 253, juin 2010, p. 121-126.

Lee MYUNG-HEE et Han MI-HWA, « L'édition pour la jeunesse coréenne : Panorama », *La Revue des Livres pour enfants*, La littérature de jeunesse en Corée du Sud, n° 253, juin 2010, p. 103-110.

Lee SOOK-HYUN, « La Bibliothèque Nationale Jeunesse de Corée », *La Revue des Livres pour enfants*, La littérature de jeunesse en Corée du Sud, n° 253, juin 2010, p. 127-136.

Lee SUNGYUP, « Évolution de la société et publications pour la jeunesse », *La Revue des Livres pour enfants*, La littérature de jeunesse en Corée du Sud, N°253, juin 2010, p. 75-84.

SCHREFF Jérôme, « Une perle coréenne cachée dans un livre », *La Dépêche du Midi*, 8 novembre 2006.

Articles de revues en ligne

CAVALLASCA Véronique, « Attention à la vague », *Keul Madang*, 29 mars 2012. <http://www.keulmadang.com/blog/attention-a-la-vague/>

CAVALLASCA Véronique, « Les albums de Chae In-sun », *Keul Madang*, 18 avril 2012. <http://www.keulmadang.com/blog/les-albums-de-cha-e-in-sun/>

CAVALLASCA Véronique et Han JIHEE, « Rencontre avec Chae In-sun », *Keul Madang*, 16 avril 2012. <http://www.keulmadang.com/blog/28/>

CHARBONNIER Hélène, « C'est curieux comme nous nous ressemblons », *Citrouille, Revue des Librairies Sorcières*, 28 novembre 2007. <http://lsj.hautetfort.com/archive/2007/11/28/c-est-curieux-comme-nous-nous-ressemblons.html>

FOISSAC Nadine, « L'illustration dans les albums et les contes », *Keul Madang*, 18

avril 2012. <http://www.keulmadang.com/blog/lillustration-dans-les-albums-et-les-contes/>

PICQUIER Philippe, « La littérature coréenne des éditions Picquier », *Keul Madang*, n° 11, juin 2011. http://decescenzoeditors.com/index.php?option=com_content&view=article&id=144:la-littérature-coreenne-des-editions-picquier&catid=43:critique&Itemid=222

ROGUET SIMON, « Éditions Chan-ok (Perle du ciel) », *Citrouille, Revue des Librairies Sorcières*, 9 mai 2008. <http://lsj.hautetfort.com/archive/2008/05/09/editions-cha-ok-perle-du-ciel.html>

Interviews radiophoniques

« Rencontre Hélène Charbonnier et Edmond Morrel », *Une fenêtre magique sur les contes coréens*, Interview réalisée par Edmond Morrel, Espace Livres, 29 avril 2009. <http://www.demandezleprogramme.be/Une-fenetre-magique-sur-les-contes>

« Rencontre Kim Sejung et Edmond Morrel », *Une fenêtre magique sur les contes coréens*, Interview réalisée par Edmond Morrel, Espace Livres, 29 avril 2009. <http://www.demandezleprogramme.be/Une-fenetre-magique-sur-les-contes>

Albums étudiés

Chan-ok

Bae HYUN-JU, *Le Seolbim, l'habit du Nouvel an des filles*, Albi, 2007.

Chae IN-SUN et Kim DONG-SEONG, *Le Chant du ruisseau*, Paris, 2009.

Cho EUN-SOO et Yu MOON-JO, *L'Enfant et les couleurs de la vie*, Paris, 2009.

Cho HO-SANG et Kim DONG-SEONG, *Le Paradis d'Oneuli*, Albi, 2007.

Choi SUN-KYUNG et Choi JUNG-IN, *Le Rêve de Myun*, Paris, 2009.

Choi HYANG-RAN, *Dix symboles pour Grand-père*, Albi, 2008.

- Han TAE-HEE, *En un tour de main*, Paris, 2009.
- Han TAE-HEE, *Le Monde à l'envers*, Paris, 2009.
- Hwang EUN-AH, *Voyage au fond de l'océan*, Albi, 2008.
- JEE-YUNG et NASCIMBENE Yan, *Les deux anniversaires d'Ariane*, Paris, 2009.
- Kang HYE-SOOK, *Le Chariot des saisons*, Paris, 2010.
- Kim HYANG-GEUM et Kim DONG-SEONG, *Jumong*, Paris, 2011.
- Kim HYANG-GEUM, *Une terre coréenne*, Paris, 2010.
- Kim JUNG-SUK, *Jeombak, mon petit frère*, Albi, 2007.
- Kim SEJUNG, *Deux sœurs*, Paris, 2009.
- Kim SESHIL et Choi SOOK-HEE, Dangun, *Père fondateur de la Corée*, Albi, 2007.
- Kim SEUNG-HEE et Choi JUNG-IN, *Princesse Bari*, Albi, 2007.
- Lee HYEON-JU, *Une fenêtre magique*, Paris, 2012.
- Lee HYUN-KYEONG, *Yuni et Amélie*, Albi, 2007.
- Lee HYUN-YOUNG, *Yoon, comme un garçon*, Albi, 2007.
- Lee JIN-SUK, *Le Tigre aux sourcils blancs*, Paris, 2009.
- Lee KYUNG-HYE et Han YU-MIN, *L'Amour au cœur*, Paris, 2009.
- Lim GIL-TAEK et Kim DONG-SEONG, *Les Fleurs sauvages*, Paris, 2010.
- Lim YEONG-HEE, *Jinju*, Paris, 2009.
- Lim YEONG-HEE, Park CHUL-MEEN, *Le Lièvre et le roi-dragon*, Paris, 2010.
- Park HYUN-JUNG, *Mes petites choses*, Paris, 2010.
- Shin SE-JUNG, *Princesse Prout*, Paris, 2010.
- Shin YOUNG-HEE, *Conte du soleil et de la lune*, Paris, 2009.
- Yim JEONG-JIN et Yoon JEONG-JU, *Mon ami le petit bonze*, Albi : Chan-ok, 2008.
- Youn YOUNG-SEON et Jeun KEUM-HA, *Des mots plus légers*, Paris, 2009.
- Yun Ji-HUI, *Au pays de Mongi*, Paris, 2009.

Picquier Jeunesse

- Cheon JEONG-CHEOL et Lee GWANG-ICK, *Dans le jardin, la libellule est morte*, Arles, 2010.
- Choung EUN-HEE, *Minji la coiffeuse*, Arles, 2009.
- Jung CHANG-HOON, *Où est la lune ?*, Arles, 2009.
- Kim JAE-HONG, *Les Enfants de la rivière*, Arles, 2008.
- Kim JAE-HONG, *Dans les bois*, Arles, 2007.
- Kim JONG-DO, *Tam tam boum boum*, Arles, 2011.
- Kim JONG-SANG et Kim JAE-HONG, *Graine de Bouddha*, Arles, 2008.
- Kim MI-HYE, *Dans le temple*, Arles, 2011.
- Kwon YUN-DEOK, *Mon chat fait tout comme moi*, Arles, 2007.
- Yi SANG-HUI et Tak HYE-JEONG, *L'Escalier où le chat m'attend*, Arles, 2008.
- Yun SEOK-JUN et Lee YOUNG-KYUNG, *Quatre points et demi*, Arles, 2006.

Didier Jeunesse

- Baek HEE-NA, *Les Petits Pains au nuage*, Paris, 2006.
- Baek HEE-NA, *Le Fil rose*, Paris, 2011.
- Jeong SOON-HEE, *Bonne nuit mon tout petit*, Paris, 2008.
- Kim SEUNG-YOUN, *Chapeau Renard*, Paris, 2011.
- Kwon MOON-HEE, *Le Fils du tailleur de pierre*, Paris, 2008.
- Lee TAE-JUN et Kim DONG-SEONG, *En attendant maman*, Paris, 2007.
- Yun DONG-JAE et Kim JAE-HONG, *Le Parapluie vert*, Paris, 2008.

MeMo

- Cho EUN-YOUNG, *La Course*, Nantes, 2010.
- Goh GYONG-SOOK, *C'est moi*, Nantes, 2010.

Goh GYONG-SOOK, *Le Voyage de Moungchi*, Nantes, 2008.

Kza HAN et Yoo JU-YEON, *Un jour*, Nantes, 2010.

Lee HO-BAEK et Goh GYONG-SOOK, *Mon atelier de couleurs*, Nantes, 2009.

ANNEXE A
RETRANSCRIPTION DE L'ENTRETIEN
TÉLÉPHONIQUE DU 3 AOÛT 2012
AVEC MADAME LIM YEONG-HEE

Lim Yeong-hee est une traductrice renommée du coréen au français. Elle est également l'auteure de quelques albums et d'une série pour la jeunesse intitulée Jinju. Elle est enfin directrice de la collection « Corée » des éditions Picquier.

ARIANE TAHAR. J'ai pu lire, dans une interview de Philippe Picquier que vous étiez directrice de la collection « Corée » des éditions Picquier. Vous occupez-vous uniquement de la section adulte ou également de la section jeunesse ?

LIMYEONG-HEE. Je suis directrice de tous les ouvrages coréens, adulte et jeunesse confondus.

A. T. J'ai remarqué, en étudiant les deux catalogues, que Chanok publiait beaucoup de contes et de légendes coréennes et que Picquier publie plus d'albums traitant d'histoires contemporaines. Êtes-vous d'accord avec cela ? Pouvez-vous distinguer d'autres différences dans la politique éditoriale des deux maisons ?

L. Y-H. *Oui. Il n'y a pas d'interdiction de publier des contes chez Picquier mais il y en a déjà eu de nombreux, surtout chinois, qui ont été publiés et qui n'ont pas très bien marché. Donc maintenant Philippe Picquier est plus réticent à l'égard des contes, même s'il n'exclut pas les*

coups de foudre. C'est une maison de petite taille et il n'a pas les mêmes moyens que Flammarion. Il fait donc plus attention aux titres qu'il va publier puisque chacun d'eux constitue un vrai investissement et n'est pas forcément compensé en cas de mauvaises ventes. Chan-ok a plus de choix. Avec une grosse structure comme Flammarion derrière soi, ils peuvent se permettre plus de liberté dans le choix des titres. De plus, c'est vrai qu'ils publient beaucoup de contes, et cela s'inscrit sans doute dans la lignée du Père Castor.

Mais ce qui est sûr, c'est que tant Philippe Picquier que Chan-ok se basent beaucoup sur les coups de foudre ! Que ce soit dans ce qu'ils trouvent sur les salons internationaux ou par le biais d'envois de livres par des agents ou des éditeurs coréens.

A. T. Sur de nombreux ouvrages traduits du coréen sur lesquels vous avez travaillé, il est écrit Lim Yeong-hee et Françoise Nagel. Travaillez-vous toujours ensemble à la traduction ? Comment vous répartissez-vous le travail ?

L. Y-H. *Oui, nous travaillons toujours ensemble hormis dans le cas d'albums pour les tout-petits où le texte est vraiment limité.*

Nous travaillons par étapes. Tout d'abord, pour les albums, on commence par s'asseoir ensemble et je traduis oralement et rapidement les phrases que Françoise tape directement en « bon français ». Ensuite, de son côté, elle relit l'ensemble du texte, et grâce à des codes couleurs prédéfinis, elle l'annote avec ses questions, ses hésitations par rapport au texte original qu'elle me demande de vérifier. À partir de cette version, je relis le texte original et réponds à ces hésitations, propositions et questions, et lui réponds sous forme de notes à chacune de ses remarques. Je suggère aussi d'autres manières de construire des phrases si la traduction est trop écartée de la version originale. Ensuite, nous nous retrouvons ensemble pour discuter de ces phrases problématiques une à une, afin d'arriver à un résultat qui nous satisfasse toutes les deux.

A. T. Y a-t-il des contraintes spécifiques à la traduction du coréen vers le français, qui soient propres aux livres pour enfants ? C'est-à-dire, s'adresse-t-on aux enfants coréens de la même façon qu'aux enfants français (oralité) ?

L. Y-H. *Non, il n'y a pas vraiment de différence ni de particularité sur ce plan.*

A. T. Comment vous placez-vous dans le cas d'une spécificité culturelle coréenne qui n'est pas traduisible en français ? Essayez-vous de trouver un équivalent dans la culture française ou préférez-vous garder la notion culturelle coréenne, quitte à l'explicitier en fin d'ouvrage ou dans des notes ?

L. Y-H. *Dans les albums, ce genre de cas est relativement rare. Les albums que l'on est amené à traduire en français portent globalement sur des thèmes universels. Dans certains contes traditionnels néanmoins, on trouve des termes se référant à des traditions ou des pratiques culturelles qui n'existent pas en français. Alors, très rarement, quand on ne peut pas faire autrement, on met des notes, parfois en bas de la page ou en fin d'ouvrage. C'est bien plus courant dans les romans, et parfois, ce sont les éditeurs qui nous demandent d'ajouter une note pour expliciter un terme.*

A. T. Quel est la rémunération au feuillet pour une traduction du coréen au français ?

L. Y-H. *Cela varie beaucoup en fonction de l'éditeur. Les traducteurs s'adaptent. On demande un prix, et si l'éditeur accepte tant mieux, dans le cas contraire, on entame des négociations. Mais c'est un coût important pour les éditeurs, donc c'est normal. Chez Flammarion, les moyens sont plus importants que chez Picquier, qui par ailleurs ne publie que des traductions. Pour un album de 32 pages ou plus, on reçoit en moyenne un forfait d'environ 500 €. Pour des albums plus courts et*

généralement contemporains, où il y a moins de texte, le forfait tourne autour de 300 €.

A. T. Est-ce votre propre expérience de coréenne vivant en France qui vous a inspiré Jinju ?

L. Y-H. *En fait, Hélène Charbonnier et la directrice du département jeunesse de Flammarion Jeunesse [Hélène Wadowski] m'ont invitée à déjeuner afin de discuter d'un projet qui traite des différences culturelles entre France et Corée du Sud. Nous avons lancé des idées : les repas, les salutations, etc. Après cela, j'y ai réfléchi, et bien qu'il ne devait pas s'agir au départ d'une série mais juste d'un ou deux titres, j'ai écrit d'emblée trois ou quatre titres. Aujourd'hui, il y en a six en tout, la parution du dernier étant prévue pour octobre 2012. Les deux premiers titres avaient été très bien accueillis par les personnes à qui nous les avons fait lire. Mais pour l'instant, les Français connaissent mieux les cultures chinoise et japonaise. La Corée reste encore relativement en marge par rapport à la Chine et au Japon. C'est pourquoi les lecteurs sont très ciblés dans le cas de Chan-ok. Mais cela évolue très vite. Les Français s'intéressent de plus en plus à la Corée, notamment via le cinéma ou la musique, il y a eu de nombreux concerts l'année dernière, alors qu'il n'y en avait pas avant. Peut-être que ce n'est qu'une question de temps pour que l'édition coréenne devienne aussi connue.*

A. T. J'ai vu que Jinju avait été traduit en coréen. Comment a été accueillie la série en Corée ?

L. Y-H. *Ils n'ont acheté que les trois premiers volumes pour l'instant. Au moment de la parution du premier, j'ai lu sur Internet de nombreux commentaires très enthousiastes, surtout de la part des mamans. Pour les autres volumes, je ne sais pas.*

A. T. D'après votre connaissance du marché des albums en Corée et votre travail de traductrice, diriez-vous qu'il existe des albums typiquement coréens qui sont inadaptables en français pour des raisons d'interculturalité (thèmes inadaptés au lectorat français) ?

L. Y-H. *Bien sûr, c'est le cas de titres trop coréens, qui portent trop spécifiquement sur la société coréenne, ou sur des traditions peu connues, même des Coréens. Sur des points très précis de la culture coréenne traditionnelle, certains Coréens peuvent être intéressés, mais c'est trop éloigné des pratiques culturelles françaises pour que les lecteurs puissent comprendre et s'y intéresser. Par exemple, j'ai récemment lu un album sur le Nouvel an coréen très bien illustré, très beau. Mais il était bien trop centré sur autrefois. Il plaira à certains Coréens nostalgiques, mais pas à un lectorat français. Je ne l'ai donc pas proposé à la traduction. Si l'on veut traiter des thèmes traditionnels, il faut le faire de manière universelle, sinon ce n'est pas adaptable à l'étranger. Ce n'est pas une question de vocabulaire ou de langue, on peut traduire, mais ça n'intéressera pas les gens.*

A. T. Cela vous arrive-t-il de proposer des projets de traduction à des éditeurs ?

L. Y-H. *Je propose des albums et d'autres titres principalement à P. Picquier, dans le cadre de mon travail. C'est arrivé avec Didier Jeunesse aussi. Mais cela prend du temps et les éditeurs travaillent déjà avec des agents. Pour les éditions Picquier, je travaille directement avec des éditeurs coréens et aussi avec des agents comme KL Management. Tous deux envoient spontanément des titres chez Philippe Picquier, sans que je les aie sollicités au préalable. Et quand on voit un titre intéressant sur une foire, on contacte l'éditeur ou l'agent en charge pour entamer des négociations.*

A. T. Vous rendez-vous tous les ans à la Foire de Séoul ?

L. Y-H. *Philippe et moi, nous y sommes allés pour la première fois l'année dernière. Philippe a été invité par le Salon. Sinon, moi-même je vais en Corée tous les deux ans et il m'y a accompagnée pendant une semaine à plusieurs reprises je ne sais pas s'il y retournera à nouveau, à moins qu'il ne soit invité par la Foire directement.*

ANNEXE B RETRANSCRIPTION D'ENTRETIEN AVEC BÉNÉDICTE ROUX

Bénédicte Roux est la directrice littéraire du label Chan-ok chez Flammarion Jeunesse-Père Castor.

ARIANE TAHAR. Comment s'est déroulé le rachat de Chan-ok par Flammarion ?

BÉNÉDICTE ROUX. *Créé par Hélène Chan-ok Charbonnier en 2006, Chan-ok est depuis janvier 2009 un label des éditions Flammarion, rattaché au département jeunesse. Hélène Charbonnier cherchait alors à s'adosser à une maison d'édition pour pouvoir continuer à produire des ouvrages.*

A. T. Pourquoi Flammarion était intéressé par cette maison ?

B. R. *Au sein du pôle BD-Jeunesse, auquel Flammarion Jeunesse appartient, la culture coréenne – et asiatique plus généralement – est bien mise en valeur, en particulier avec une ligne de BD asiatique. Le catalogue Flammarion Jeunesse, très inscrit alors dans une culture européenne et anglo-saxonne, voyait là alors une possibilité d'ouvrir son champ sans être en concurrence directe avec les productions déjà existantes.*

A. T. D'où viennent aujourd'hui, par ordre d'importance, les ouvrages Chan-ok : des cessions de droits ? Des coéditions ? D'au-

teurs francophones ?

B. R. *Historiquement, des cessions de droits – avec des albums achetés à l'étranger – et des romans. Aucune coédition n'a été faite jusque-là. Aujourd'hui, toujours des cessions de droits pour des romans, mais quasi plus pour les albums qui sont dorénavant créés.*

A. T. Quel est le processus dans le cas d'auteurs francophones : les as-tu contactés la première ou t'ont-ils d'abord envoyé des manuscrits spontanément ?

B. R. *Hélène [Charbonnier] avait – via son blog – fait un appel à candidature pour des textes, sans thématique particulière, qu'elle a fait illustrer par des artistes coréens.*

Aujourd'hui, la démarche est différente. Nous recentrons la production sur des textes aux thèmes coréens (ou asiatiques), plus particulièrement des contes. J'ai contacté différents auteurs que je connaissais et qui ont une culture asiatique, ou connus dans l'édition jeunesse pour cela. Ainsi, par exemple, le cas de Guillaume Olive / He Zibong.

A. T. Le catalogue s'ouvre peu à peu au reste de l'Asie. Qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

B. R. *Nous arrivions à des textes qui se ressemblaient trop et/ou étaient tellement pointus sur un petit sujet inconnu en Occident, que les ventes ne suivaient pas du tout.*

A. T. Y a-t-il eu d'autres changements dans la ligne éditoriale de Chan-ok depuis son intégration à Flammarion ?

B. R. *Lorsque Chan-ok était indépendant, seuls des albums ont été publiés. Depuis, nous avons lancé une collection de romans (« Matins Calmes ») et de petite enfance (« Petits Matins »). De même, nous avons simplifié au niveau du nom des collections la production des albums, autrefois coupée en 3 collections – aujourd'hui regroupée uniquement*

sous le nom « Perle du ciel ».

A. T. Comment définirais-tu cette nouvelle ligne éditoriale ?

B. R. *Simplification du catalogue, pour une meilleure compréhension et visibilité, en étant proche des références qui parlent, tout en gardant une ouverture au monde asiatique.*

A. T. Quels sont les grands rendez-vous de l'année pour Chan-ok (Foire de Séoul, Bologne, Francfort, Pékin ? Etc.) ?

B. R. *Pour les quelques titres que nous continuons à acheter, Bologne est intéressant car beaucoup d'éditeurs jeunesse internationaux sont présents (ce qui est moins le cas à Francfort).*

Séoul permet de voir à fond l'édition coréenne, mais comme nous avons un agent, c'est inutile d'y aller tous les ans. Pékin était plus décevant au niveau des achats, car peu porté sur l'international au niveau des ventes.

A. T. Ces rendez-vous sont-ils réellement déterminants ou rencontres-tu plus de projets intéressants en dehors des foires (auteurs maison et manuscrits) ?

B. R. *Aujourd'hui, le rapport est inversé ; mais même si nous achetons de moins en moins, il est toujours important de voir ce qui se fait.*

A. T. As-tu des relations privilégiées avec certains éditeurs coréens avec lesquels tu travailles directement, sans passer par un agent ?

B. R. *Difficile de travailler en direct avec eux, car je ne parle pas coréen, et eux finalement très peu l'anglais.*

A. T. Est-il « facile » de travailler avec des éditeurs coréens, en rapport avec des éditeurs d'autres pays et en dehors de la barrière de la langue ?

B. R. *Non, je ne trouve pas. Ils ont du mal à comprendre ce que l'in-*

ternationalisation de leur catalogue peut vouloir dire et, entre autres, sont difficiles à convaincre sur d'éventuels changements de format, graphisme, etc.

A. T. Sais-tu ce que représentent pour ces éditeurs coréens votre collaboration et les cessions de droits avec Chan-ok ?

B. R. *Chan-ok a été très bien accueilli lors de sa création, car cela est tombé au moment où les Coréens – après avoir acheté beaucoup d'ouvrages – essayaient de les vendre. Mais pour eux, les cessions en France sont minimales par rapport à ce qu'ils vendent, plus particulièrement en Chine.*

A. T. Travailles-tu avec d'autres agences que la Pauline Kim Agency ?

B. R. *Oui, sur un titre, avec un agent d'auteur directement : KL Management.*

A. T. Peut-on, selon toi, distinguer des caractéristiques et/ou des thèmes propres aux albums coréens ?

B. R. *Des albums aux textes très éthérés, lents, portés essentiellement sur la nature et l'histoire de la Corée.*

Maintenant, ils ouvrent un peu plus leurs thématiques à des sujets plus transversaux (mais du coup, proches de ce qu'on l'on publie en Père Castor, et donc pas pour nous).

A. T. Parmi ceux-ci, quels sont ceux qui font qu'un album aura sa place dans le catalogue de Chan-ok ?

B. R. *Si le texte est... simple, c'est-à-dire pour des enfants de 5/6 ans maxi, pourquoi pas. Mais leurs albums sont souvent pour des enfants bien plus hauts en âge.*

A. T. À l'inverse, y en a-t-il qui soient totalement inadaptés aux ouvrages du catalogue ?

B. R. *Ceux trop centrés sur leurs traditions, et que nous aurions déjà au catalogue. On ne peut pas – sur un si petit catalogue – publier plusieurs titres autour d'une même thématique.*

A. T. Dirais-tu que ces albums, inadaptés au catalogue, le sont pour des raisons d'interculturalité ?

B. R. *Non, pas obligatoirement, ils le sont plus parce que notre ligne évolue.*

A. T. Peut-on parler de la recherche d'une certaine « coréanité » dans les albums sélectionnés ?

B. R. *Oui, sinon nous n'irions pas les acheter. Mais pour moi, coréanité veut surtout dire : histoire propre à la Corée, et pas simplement illustration d'un Coréen.*

A. T. Si oui, que devient cette « coréanité » pour les ouvrages des autres pays d'Asie qui s'intègrent peu à peu au catalogue ?

B. R. *La Corée devient une partie – comme une autre – du catalogue, mais pas rabaisée du tout.*

A. T. Y a-t-il des caractéristiques propres à l'illustration coréenne ?

B. R. *Plutôt picturale et haut de gamme, même s'ils ouvrent aussi leur catalogue.*

